FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1919-1920. — N° 107.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DE

L'INFLUENCE DES EMPIRIQUES SUR LES MALADES

Etude Médico-Sociale

Un empirique lyonnais : PHILIPPE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 11 Février 1920

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

MANIGUET Louis
né à Epinal le 5 Janvier 1892

LONS-LE-SAUNIER
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE LUCIEN DECIUME
1920

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552307_0077

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1919-1920. — N° 107.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DE

L'INFLUENCE DES EMPIRIQUES SUR LES MALADES

Etude Médico-Sociale

Un empirique lyonnais : PHILIPPE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 11 Février 1920

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

PAR

MANIGUET Louis

né à Epinal le 5 Janvier 1892

LONS-LE-SAUNIER
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE LUCIEN DECLUME

1920

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. HUGOUNENQ ..... DOYEN.
LÉPINE..... ASSESSEUR.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. AUGAGNEUR, SOULIER, CAZENEUVE, PIERRET, BEAUVISAGE, LACASSAGNE, MORAT, TESTUT.

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. TEISSIER. ROQUE. BARD.
Cliniques chirurgicales	TIXIER. BÉRARD.
Clinique obstétricale et Accouchements	FABRE.
Clinique ophtalmologique	ROLLET.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	NICOLAS.
Clinique des maladies nerveuses et mentales	LÉPINE (J.)
Clinique des maladies des enfants	WEILL.
Clinique des maladies des femmes	POLLOSSON (A).
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie	CLUZET.
Chimie biologique	HUGOUNENQ
Chimie organique et Toxicologie	MOREL.
Matière médicale et Botanique	MOREAU.
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	GUIART.
Anatomie	X...
Anatomie générale et Histologie	POLICARD.
Physiologie	DOYON.
Pathologie interne	COLLET.
Pathologie et Thérapeutiques générales	MOURIQUAND.
Anatomie pathologique	PAVIOT.
Médecine opératoire	POLLOSSON (M.).
Médecine expérimentale et comparée	ARLOING.
Médecine légale	ETIENNE MARTIN.
Hygiène	COURMONT (P.).
Thérapeutique	PIC
Pharmacologie	FLORENCE.

PROFESSEURS ADJOINTS

Maladies des oreilles, du nez et du larynx	MM. LANNOIS.
Pathologie externe	VALLAS.
Maladies des voies urinaires	ROCHET.

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

Chimie minérale	MM. BARRAL,	agrégé
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN,	—
Chirurgie infantile	NOVÉ-JOSSERAND,	—
Accouchements	COMMANDEUR,	—
Embryologie	LATARJET,	—
Anatomie topographique	PATEL,	—
Botanique	BRETIN,	—
Chirurgie expérimentale	VILLARD,	—
Clinique infantile	X...	—
Déontologie et médecine professionnelle	X...	—

AGRÉGÉS

MM.	MM.	MM.	MM.
BARRAL.	BRETIN.	GARIN.	DUROUX.
COMMANDEUR.	LERICHE.	SAVY.	BONNAMOUR, chargé des fonctions.
NEVEU-LEMAIRE.	THÉVENOT, Léon.	FROMENT.	SARVONAT, id.
LAROYENNE.	TAVERNIER.	THÉVENOT, Lucien.	FAVRE, id.
VORON.	CADE.	PIÉRY.	GRAVIER, id.
NOGIER.	GUILLEMARD.	COTTE.	ROUBIER, id.
LATARJET.			

M. BAYLE, secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

M. ETIENNE MARTIN, *Président* ; M. POLICARD, *Assesseur*.
MM. CADE et FROMENT, *Agrégés*.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

En témoignage de ma reconnaissance et de mon affection infinies.

A MA MÈRE

En hommage de ma profonde tendresse.

A MA FEMME

A MON FILS

A LA MÉMOIRE DE MON ONCLE

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE DROIT DE NANCY
MEMBRE DE L'INSTITUT DE DROIT INTERNATIONAL
MEMBRE HORS CADRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES D'UPSAL, DE L'ACADÉMIE DE STOCKHOLM.

Faible preuve de ma grande estime.

A LA MÉMOIRE DE MES CAMARADES CHANCEL ET DELACARTE

TOMBÉS GLORIEUSEMENT PRÈS D'YPRES EN 1914.

En souvenir plein d'émotion des jours vécus auprès d'eux.

A MES MAITRES

Toute ma reconnaissance.

MEIS ET AMICIS

A MES JUGES

A Monsieur Etienne MARTIN

PROFESSEUR DE MÉDECINE LÉGALE A LA FACULTÉ DE LYON,

Inspirateur et Président de cette Thèse,

l'expression de mon respect et de ma gratitude.

AVANT-PROPOS.

Nous ne nous disimulons pas l'imperfection de ce travail, et nous nous en excusons ; différentes circonstances ont contribué à l'aggraver : les dures péripéties d'une guerre encore toute proche ont retardé l'entraînement de notre esprit vers la voie qu'il s'était tracée ; l'enquête est rétrospective sur un sujet encore récent, et l'observation directe a été impossible ; contre une documentation plus complète, des difficultés se sont élevées provenant surtout de la discrétion excessive opposée à nos recherches par les personnes qui, ayant connu le mieux Philippe, étaient le mieux qualifiées pour nous renseigner.

Néanmoins des documents écrits très sûrs nous ont guidé et des témoignages oraux nombreux nous ont aidé à les compléter.

Nous remercions profondément Monsieur le Professeur Etienne Martin pour l'honneur qu'il nous a fait en acceptant d'être notre guide bienveillant et notre président de thèse.

Nous remercions aussi des renseignements qu'ils ont bien voulu nous donner :

MM. les Professeurs : Teissier ; Lévy-Schneider ; Policard ;

M. Fleury-Ravarin ; Me Clozel ;

MM. les Drs : Cusset, Sahuc, Albert, Michel, Commandeur, Bollier, Masson, Carry, Gros, Locard ;

M. Bricaud et toutes les personnes à l'obligeance desquelles nous devons d'avoir pu compléter cette étude.

INTRODUCTION.

Historique résumé de la question ; raison d'être, but et cadre de cette étude.

De tous temps, l'imagination de l'homme aidée par le besoin instinctif de croire au surnaturel, à l'incompris, répondit à l'appel des sorciers. Nous retrouvons cette tendance dans tous les codes de croyance, dans toutes les religions. Depuis l'antiquité la plus lointaine jusqu'à nos jours, les empiriques (sorciers, prophètes, voyants, thaumaturges, devins de toute sorte, occultistes, magiciens, astrologues, nécromanciens, guérisseurs, magnétiseurs, etc...) eurent sur les sociétés une grosse influence.

Entre mille exemples, nous rappellerons rapidement le rôle qu'ils jouèrent parmi les brahmanes, en Chaldée, en Egypte, chez les Hébreux, les Grecs, les Romains et les Arabes (v. de Laborde, *Revue des Deux Mondes*, 1841). Ce rôle fut rempli presque exclusivement par la classe sacerdotale, qui était aussi celle des guérisseurs 1). L'Asclepicien d'Epidaure représentait déjà en grand ce qui se passa chez Philippe. « Depuis 2400 ans, les Fakirs et les

(1) Girard. — « L'Asclepieion », 1881.

Djoguis de l'Inde pratiquent l'hypnotisme et en se regardant le bout du nez pendant quelques minutes, ils tombent en catalepsie et peuvent alors émerveiller la foule par des attitudes extraordinaires qu'ils gardent un temps indéfini » (1). Les moines chrétiens du mont Athos obtenaient le même résultat, mais en prenant pour point de mire leur nombril. L'histoire des religions est remplie de guérisons miraculeuses et la plupart des Saints furent guérisseurs (v. Pierre Janet, p. 14, *in Médicat. Psycholog.*). « St Marcou guérissait les écrouelles et St Clair les maladies des yeux ». Quelques rois réussirent par leur prestige des cures analogues. « Robert le Sage, fils de Hugues Capet, guérissait les écrouelles par l'imposition des mains ».

Si nous passons au Moyen-Age, nous voyons que le nombre des sorciers suppliciés au XVI^e^ siècle se monte à quelques milliers. Aujourd'hui il y en a encore, mais on leur laisse libéralement la vie. En effet, ce n'est qu'à la fin du XVII^e^ siècle, non pas qu'ils cessèrent d'exister, mais que leur holocauste fut interdit. Les trois grandes sciences alors en honneur étaient la Mystique, l'Astrologie et l'Alchimie. Louis XI consultait les astrologues, et, après lui, Richelieu, Mazarin, en firent autant. L'amour du merveilleux se marque dans les travaux des médecins du XVI^e^ siècle et dans la pratique médicale du temps (2). « Ils étudient les obsessions, les possessions ou conventions démoniaques, les maléfices, les incubes et les succubes, les philtres » (Lacassagne et Martin, *in Précis de Médecine légale*). C'est aussi l'époque des épidémies

(1) Debay. — Magnétisme et Hypnotisme.

(2) Brouardel. — L'exercice de la médecine et le charlatanisme. Voir aussi Perrier : Th., Lyon, 1905 ; Cabanès : Les remèdes d'autrefois.

hystériques. Ambroise Paré préconisait la médecine des sachets remplis d'une poudre *ad hoc* et reproduisant par leur forme l'organe à guérir, sur lequel on les appliquait. Pascal croyait aux amulettes et Napoléon Ier à la cartomancie. Marat, notre premier médecin-électricien, dut sa vogue à la guérison de Madame de Laubespine, une neurasthénique pseudo-pulmonaire qu'il rendit amoureuse de lui.

Au dernier siècle, nous trouvons encore les cures de Greatrakes, les exorcismes des Gassner, le succès de Mesmer avec ses baquets, les miracles qui s'accomplirent autour de la tombe du diacre Paris et ceux qui, de nos jours, font la renommée de grottes fameuses. Les sorcières arabes inscrivent dans leur main un cercle centré d'un point noir dont la fixation amène le sommeil hypnotique et l'insensibilité. Les danses convulsives des mauresques de l'Algérie passent là-bas pour surnaturelles.

Aujourd'hui encore, nous voyons persister les croyances aux fontaines merveilleuses. Les rebouteurs possèdent de père en fils l'art de guérir et leur influence est d'autant plus grande qu'ils sont plus ignares. Ils vont jusqu'à rebouter le cœur (1). Le zouave Jacob, magnétiseur du regard, tint à Paris, un cabinet très fréquenté et fut l'objet d'un procès connu. M. Pierre Janet étudie longuement (in *Médications psychologiques*) l'épanouissement de la Christian-Science en Amérique, vaste mouvement vers la psychothérapie empirique et mystique qui a succédé au Magnétisme animal, bien malade aujourd'hui, et il admet « comme des faits réels des guérisons miraculeuses » (*op. cit.*, p. 35) sans se compromettre, puisqu'en principe tout miracle a son explication scientifique.

(1) Dr St Aurens.— « Les Charlatans de la Médecine », Baillère, 1904.

Les classes dirigeantes sont, elles aussi, séduites par un empirisme facile ; un de nos maîtres les plus écoutés nous citait l'exemple suivant observé par son père, le professeur B. T., et frappant parce qu'il émanait de personnes qui étaient à la tête de notre Société française : Une demoiselle d'honneur de la dernière impératrice avait amené au docteur B. T. son fils qui présentait une fonte de l'œil consécutive à l'application prolongée d'une tranche de lard. Ce cataplasme avait été conseillé par l'impératrice elle-même « jusqu'à pourriture », pour la guérison d'une petite plaie du sourcil !

Des thérapeutiques de même valeur ont été systématisées : nous trouvons, inscrite à l'Université de France, Académie de Paris (du 26 mars 1895 sous le n° 77), une « Université magnétique ». Cette université a des cours, un programme, et confère des titres qui permettent à des non-docteurs de délivrer des certificats et de diriger un traitement dont voici quelques exemples thérapeutiques : lame magnétique à 25 fr. ; barreau magnétique à 10 fr. pour magnétiser les boissons et les aliments ; bracelet magnétique à 10 fr. ; porte-plume magnétique à 5 fr. (prix d'avant guerre...) Les plastrons magnétiques à 4 lames guérissent la phtisie pulmonaire dans 99 % des cas... (Dr de St Aurens, *op. cit.*).

Si nous passons aux amulettes, porte-bonheur, nous voyons que, pendant la guerre, elles se vendirent par milliers ; les aviateurs portaient sur eux ou sur leur appareil des fétiches. La plupart des bijoutiers de Lyon vendent encore des fétiches variés (en poils d'éléphant, etc.). L'envoûtement du Moyen-Age n'est pas encore désuet puisqu'une affaire de ce genre était exposée dans

le *Matin* du 6 juillet dernier. Les sorciers eux-mêmes existent encore dans la région, comme nous l'a prouvé le Dr Michel (de l'Arbresle). M. Michel eut l'occasion de pénétrer chez un sorcier et y vit suspendus la machoire d'âne et le portrait du diable. Deux fois on est venu le supplier de lever des sorts. Il y consentit et pour ce faire il distribua des médailles de St Benoit, gravées de signes un peu compliqués. Le Dr Michel a pu se procurer un petit recueil écrit de la main d'une sorcière et où toutes les maladies sont guéries par des prières ; on y enseigne le moyen de « lever le feu », de faire vêler, de guérir l'entorse, etc.

Voici une prière pour les vers :

Beata clargeta (?)... Seigneur, faites mieux que moi que les vers n'aient pas plus de pouvoir sur le cœur de l'enfant (nom de l'enfant) que Judas n'en eut sur le corps de N. S. J. C. au Jardin des Olives. Dire 5 *Pater* et 5 *Ave* en l'honneur des 5 douloureuses plaies de N. S. J. C.

Suivent des prières peu banales : pour arrêter le mal de dents, le sang des coupures ; pour guérir la matrice ; des oraisons pour couper les fièvres ; pour guérir la colique ; pour les maladies des yeux ; pour la guérison des bestiaux, pour les tranchées des chevaux. Puis viennent des prières : pour la chancrelle ; pour lever l'alouette (?) ; pour lever les crochets du corps (estomac ou cœur mal accrochés) ; pour empêcher les chiens de vous mordre ; pour dissiper les mauvais esprits ; pour arrêter la grêle ; pour la teigne. Enfin une oraison pour préserver des nuées.

Lyon n'est pas en reste : « ... Lyon est aussi le refuge du mysticisme, le hâvre des idées praternaturelles et des

droits douteux. C'est là qu'est mort Vintras, en lequel s'était, paraît-il, incarnée l'âme du prophète Elie ; c'est là que les Naundorff ont gardé leurs derniers partisans ; là que les envoûtements sévissent ; car, à la Guillotière, on fait maléficier pour un louis les gens »(1). Dans les hôpitaux de Lyon, les malades qui proviennent d'une certaine région du Dauphiné ne viennent réclamer les soins qu'après avoir été traités par la « pierre » (Dr Masson, *in* Croyances religieuses et traitement des maladies des yeux, Cassabois, Lyon). Aux Brotteaux, Philippe, chef de l'école de théurgie de Lyon, guérit et prophétise de 1867 à 1905 et son « œuvre » est continuée par d'autres. De son temps même, un tripier de la rue Bugeaud diagnostiquait les maladies en reniflant les chemises et les bonnets de nuit et traitait avec grand succès par le vin blanc aromatisé. Actuellement, Lyon compte, en outre quelques magnétiseurs, de nombreux empiriques (V. Chap. IV).

Terminons cette liste incomplète en rappelant l'existence d'une catégorie intéressante de devins, purs observateurs et analystes : Les Physionomistes Le Dr Gros nous citait le cas d'un élève d'Ingres, Ledos (2), qui était remarquable dans la divination du caractère, de l'état physique même, d'après la physionomie et qui allait jusqu'à faire des prédictions d'après ces seules données. C'est ainsi qu'il déclarait un jour à M. G. : « Comme vous aimez les bains froids ! » (probablement parce que le sujet était un peu congestif), puis : « Vous êtes très défiant et plutôt indolent à vous mettre au travail ; mais

(1) Huysmans — « Là-bas », p. 416.

(2) V. son livre, un peu naïf : *Traité de la physionomie humaine*, lib. Oudin, 1894.

lorsque vous avez commencé, vous déployez ensuite une grande énergie jusqu'à l'obtention du résultat » C'était vrai et déjà assez précis. De même Gall faisait semblant de tâter le cerveau et observait pendant ce temps la physionomie. C'est là un don ressemblant un peu à un « sens clinique » devenu instinctif, soit qu'il procède par observation attentive et analyse réfléchie, soit plûtôt qu'il résulte d'une impression vague, résultante de facteurs que l'intéressé n'explique plus, qu'il ne contrôle plus.

Si l'action incontestable de ces artistes magiciens attira toujours par son mystère la curiosité des hommes, il ne faudrait pas croire que de notre temps ce besoin de merveilleux ait diminué. Nous pouvons même en constater la recrudescence dans la période contemporaine immédiate. Pour ne parler que de la région lyonnaise, une flore variée d'adeptes de l'empirisme y champignonne depuis la guerre et en ce moment même, comme si les esprits inquiets cherchaient un salut dans les pratiques les plus bizarres et les moins expliquées.

Ainsi nous retrouvons à toutes les époques des traces de la médecine d'incantation, de la médecine iatrique et de la médecine empirique. Cette énumération abrégée nous montre déjà l'importance de la question. Autre chose est d'en apprécier les facteurs.

Le rôle para-médical des empiriques mérite d'être étudié surtout par des médecins, et cela d'autant plus que la médecine qui tend aujourd'hui à n'être que scientifique, ne le fut pas toujours et prit ses racines dans cet empirisme dont nous sourions. Les médecins doivent compter avec cette tendance et l'envisager courageusement. Ils savent bien d'ailleurs qu'en thérapeutique moderne même,

les moyens qui frappent le plus l'imagination sont parfois les plus indiqués pour la réussite : L'hydrothérapie, les rayons X agissent d'une façon qui aux yeux de beaucoup de malades reste incomprise et paraît surnaturelle : Ceci est pour une part dans leur succès. Si le magnétisme eut tant de vogue, n'est-ce pas parce que personne n'y comprenait rien ?...

D'autre part, nous ne discuterons pas sur la différence qu'il peut y avoir entre « vogue » et « action réelle » ; car nous admettons qu'en thérapeutique psychique le fait qu'un malade se soumet avec enthousiasme à un traitement est la meilleure condition de la réussite de ce traitement ; nous admettons aussi qu'au point de vue des essais scientifiques il peut y avoir intérêt à provoquer des mouvements de vogue par toutes sortes de suggestions (réclame, etc...).

Pour ces raisons et d'autres encore, la limite entre une cure réelle et l'exploitation de la crédulité est difficile à tracer, la guérison morale ne se superposant pas toujours à la guérison anatomique. Outre les exemples de l'imagination et de la suggestion, nombreux en clientèle, on peut citer les affolées de grossesse, les sinistrosés, certaines névroses et folies, pour prouver la difficulté d'affirmer une guérison.

Voilà déjà bien des points, à peine indiqués, par où de telles études médico-psychologiques sont intéressantes : Il s'y joint dans le cas particulier de Philippe un intérêt historique, puisque ce garçon boucher devenu prophète joua, comme prédécesseur de Raspoutine, un rôle important dans un milieu royal qui était pour ses exploits un terrain particulièrement favorable.

Après avoir exposé ces faits, nous voulons justifier les procédés de l'enquête et la façon dont nous espérons démontrer l'hypothèse que nous sommes amené à émettre comme la plus probable pour expliquer l'empirisme :

Dans cette enquête rétrospective, nous n'avons pu faire d'observation directe ; d'autre part, Philippe est encore trop récent pour que nous puissions le juger entièrement. Seules ont place dans cet exposé des données extraites de documents précis et dont l'authenticité n'est pas douteuse ; nous avons préféré être incomplet plutôt que d'écrire un roman. Les témoignages oraux concordants entre eux, émanant de personnes dignes de foi et impartiales, ont seuls été retenus, à l'exclusion de ceux qui, trop contradictoires, n'auraient pu être interprétés.

Nous n'aborderons pas l'histoire des faits qui ont été étudiés scientifiquement ou non sous l'appellation de magnétisme avant l'Ecole de la Salpêtrière et celle de Nancy, et après ces écoles : ce chapitre est trop vaste et se résume dans une énorme bibliographie. Nous n'envisagerons pas non plus les questions qui rattachent le magnétisme (hypnotisme, suggestion) à la thérapeutique ou à la médecine légale.

Nous avons dû limiter notre sujet et nous nous sommes surtout montré soucieux d'apporter des faits.

Convaincu de l'importance du problème empirique, notre maître a voulu entreprendre sur ce problème une vaste enquête. C'est pour contribuer à l'étude objective de ce mouvement des esprits né du besoin d'empirisme, de ce phénomène morbide dont les deux facteurs sont l'un actif, l'empirique, l'autre passif, le client, que nous avons entamé cette enquête, à l'instigation de M. le Professeur

Etienne Martin. Philippe est la première maille d'une longue chaîne ; c'est un exemple que nous avons voulu aussi vrai que possible et d'où les déductions sortiront d'elles-mêmes. Nous chercherons ici à élucider comment certains hommes ont été amenés à prendre dans la société la place active, très particulière et plus courue qu'on ne le croit, qui est celle du sorcier. Nous espérons que ces quelques pages d'observation et d'analyse nous aideront à fournir la première preuve, raison d'être et base d'études ultérieures, celle qui légitime la continuation de pareilles enquêtes objectives, la preuve du rôle social et para-médical important d'individualités analogues à celle de Philippe, pour ne pas dire la preuve de leur nécessité.

Pour l'expliquer, nous avons formulé dans nos conclusions l'hypothèse générale suivante : La crédulité hypertrophiée et ignorante explique en grande partie l'empirisme ; de plus, nous penchons à considérer cette sorte de folie occultiste comme une maladie, dont nous présentons une observation et dont nous recherchons les facteurs.

Certes, la crédulité humaine, le besoin de mystérieux sont généraux, et trop souvent ont justifié ce mot :

« Populus vult decipi ! Decipiatur ! »
« La foule veut être trompée ! Qu'elle le soit ! »

mais nous pensons que cette tendance est surtout l'apanage d'esprits malades.

Ces empiriques que nous étudions ne sont pas, en majorité, des êtres supérieurement cultivés ou supérieurement équilibrés. Ils sont même en général des demi ignorants, des anormaux parfois et participent souvent en toute sincérité à la psychose (idée fixe) qui amène à eux les foules.

Eux aussi sont croyants. Mais ils ont surtout bien remarqué le défaut de la cuirasse, cette crédulité, véritable paresse de l'esprit, dont ils s'emparent pour attirer sous leur influence des âmes simplistes ou maladives, en exagérant encore (par la parole, le regard ou le geste) un tenace espoir de guérison, idée fixe qui est une des données du problème. Ils finissent par créer une atmosphère suggestive particulièrement favorable au développement salutaire de cette idée de guérison. Ils flattent chez leurs clients cette paresse de l'esprit qui, en se refusant à l'explication scientifique, souvent d'ailleurs obscure, préfère admettre d'emblée et tout simplement l'inexplicable, le pouvoir quasi-divin.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire et vie de Philippe.

On pouvait lire dans le *Gil Blas* du 25 novembre 1904 :

« Il y a en France un homme qui est à la fois médecin, condamné pour exercice illégal de la médecine, général, capitaine des pompiers, ami d'un grand souverain, bienfaisant comme une bonne fée, désintéressé comme un apôtre, admiré et adoré de la moitié de ses concitoyens, honni et vilipendé par l'autre moitié, suivi comme un saint par ses malades et ses disciples et filé comme un malfaiteur par la police. Je ne vous étonnerai pas en vous disant qu'un tel homme est sorcier. Il s'appelle Philippe et habite Lyon. Depuis quelque temps on s'occupe beaucoup de lui. De grands organes très graves lui ont consacré de longs articles et sa réputation, après s'être répandue jusqu'en Russie, a fini par pénétrer jusqu'à Paris ... »

L'homme dont on s'occupait tant était né, le 25 avril 1849 de Joseph et Marie Vachod, à Loisieux, village de l'arrondissement de Chambéry, proche de Yenne et isolé des grandes voies de communication. Il fut décoré des prénoms de Nizier-Anthelme par ses parents qui étaient de simples paysans, propriétaires-cultivateurs. Le futur thérapeute conduisait les moutons dans les pâturages vallonnés et élevés que domine le mont Tournier. C'est au milieu de ce paysage à la fois grandiose et familier, hos-

pitalier et rude, dont les vallons portent au rêve calme, tandis que les cimes tourmentées conseillent l'ambition avec le mysticisme, que Philippe passa son enfance Il est certain que son caractère reçut de la terre savoyarde une empreinte particulière.

Dans son milieu, l'enfant parut un esprit curieux et il semble avoir été de ceux qui eurent une vocation véritable (nous reviendrons sur ce sujet dans l'étude de son psychisme).

Il faut en effet un tour d'esprit bien spécial pour se faire sorcier avant même l'adolescence. Déjà une curiosité ambitieuse le travaillait, ou son idée fixe. Il cherchait, paraît-il, à imposer à ses camarades par de prétendus tours extraordinaires.

Voici ce que ce soi-disant bienfaiteur de l'humanité disait plus tard au cours d'une interwiew : « J'ignore tout de moi, je n'ai jamais compris ni cherché à m'expliquer mon mystère. J'avais six ans à peine, et déjà le curé de mon village s'inquiétait de certaines manifestations, *dont je n'avais pas conscience*, et me disait : « Petit, tu as été mal baptisé, car le diable me paraît être ton maître ! » J'opérais des guérisons dès l'âge de treize ans, alors que j'étais encore incapable de me rendre compte des choses étranges qui s'opéraient en moi » (*Mercure de France*, 16 juin 1918, p. 637). Aussi, ses parents estimèrent-ils qu'il ne fallait pas contrecarrer pareille vocation. Très jeune, vers l'âge de 13 ans, il vint à l'Abresle où il fut garçon tripier, puis à Lyon chez un oncle, boucher à la Croix-Rousse pour le compte duquel il portait la viande chez les clients. Il fréquentait l'institution Ste-Barbe tenue par les abbés Chevalier.

C'est à la Croix-Rousse qu'étant tombé malade il fut « guéri » par une vieille sorcière. Il plut à la guérisseuse et elle lui dit : « Me voilà vieille ; les lignes de ta main m'indiquent que tu as tout pour réussir ; aussi avant de quitter la Terre, je tiens à te donner mes recettes ».

(Remarquons ici que, si cet incident a pu influer sur sa conduite ultérieure, il possédait déjà le tour d'esprit spécial et nécessaire qui l'obligea à se faire soigner de la sorte — il était déjà croyant !)

Nizier fit alors de l'empirisme à la Croix-Rousse. Il faut croire que cela lui réussit puisqu'en 1872, à 22 ans, il avait déjà assez d'argent et de vogue pour ouvrir un cabinet d'intermagnétisme ou suggestion mentale dans un appartement qu'il avait depuis 1867 au n° 4 du Boulevard du Nord (des Belges) et dont il se disait propriétaire (v. Indic. Labaume, ancêtre de l'Indic. Henry).

Dès ce moment, Philippe s'adjoignit des médecins, un nommé R., puis S. qui fut son camarade d'études. En effet, Nizier fit à cette époque quelques concessions à la science, puisqu'il prit 4 inscriptions d'officiat de santé, de novembre 1874 à juillet 1875. Sur le registre d'inscriptions, il déclarait habiter place Croix-Paquet bien que son officine fût en plein fonctionnement boulevard du Nord (Il eut presque toujours double domicile). C'est à cette date seulement, à 25 ans, qu'il obtint son certificat de grammaire à Clermont. Il n'était pas fixé sur son prénom : il signait à l'ordinaire Nizier, puis une fois Henri (prénom qui ne semble pas avoir été sien). Souvent il venait à l'Hôtel-Dieu : il y fréquentait divers services, entr'autres la salle St-Roch où il suivait assidûment les cliniques du professeur B. Teissier. Il montrait, paraît-il, une grande

intelligence avec beaucoup de curiosité et apprenait surtout à causer aux malades.

Ce stage se termina brusquement par l'intervention du Dr Albert, alors interne, qui aperçut un jour un homme en train d'inspecter soigneusement les pots de médicaments du service : c'était Philippe, qui se documentait à sa façon. Dégoûté de voir que l'on donnait des inscriptions à un homme qui était considéré comme un faux étudiant, sans titres suffisants, le Dr A. le fit écarter du service sous menace d'un « chahut » monstre de protestation. La cinquième inscription fut refusée à Phillippe parce que : « .... faisant de la médecine occulte, véritable charlatan ». Les études médicales de Philippe s'arrêtèrent donc là ; mais, comme nous le verrons, il ne se consola jamais de n'avoir point été sacré Docteur.

En automne 1877, il épousa Jeanne L. qu'il avait connue à l'Arbresle et qui fut toujours une femme charmante et accomplie à tous les points de vue. Le mariage eut lieu à Lyon, au 2e arrondissement et à la chapelle St-Vincent-de-Paul. De 1878 à 1881, à la suite de son excursion ratée dans le domaine médical, il troqua sa profession de « propriétaire » contre celle, un peu prématurée, de « médecin ». De 1881 à 1883, il fut « Distillateur de l'eau la *Philippine* » et il fit paraître dans l'Indicateur Henry une annonce curieuse occupant toute une page, à une époque où l'on ne faisait, pour ainsi dire, pas de réclame par annonces. On y admire entr'autres dessins un beau blason garni d'une comète, de foudres, d'étoiles et de signes grecs et arabes. Au-dessous on lit parmi d'autres phrases :

« Une chose qui attire aujourd'hui l'attention, c'est l'importance de plus en plus grande des questions qui touchent à l'hygiène ».

. . . phrase qui semble un souvenir emporté par Philippe de ses périgrinations à travers le monde médical. Puis :

« Citons ces quelques lignes du *Progrès Médical* : La Philippine ou eau de quinine concentrée, régénératrice de la chevelure », etc.

La Philippine avait dû combler Philippe... et ses clients de bienfaits, puisque d'un seul dépôt en 1881, il passe à deux en 1883. En 1882 il fût, en plus, « inventeur de la poudre dentifrice Rubathier ». (Rubathier semble un souvenir de son enfance, du site voisin de Loisieux nommé les Rubattiers). Ce sont, sans doute, ces exploits dans le domaine de la chevelure, qui l'ont fait dénommer « coiffeur mystique » par Omessa, dans son fascicule sur Raspoutine. Ces goûts nouveaux, ou plutôt le désir de ne pas être inquiété, le décidèrent, en 1885, à se dénommer « chimiste ». A cette date, il eut un deuxième appartement rue d'Algérie. En 1886, il vint habiter rue Tête-d'Or, 35, en location, dans une petite maison à un étage séparée de la rue par un jardinet et un mur élevé. C'est là qu'il donna ses consultations les plus retentissantes. 1887 est l'année de sa première condamnation pour exercice illégal de la médecine (trib. correct. 3 nov.). Il dut verser une amende de 15 fr. En 1890, nous le trouvons noté « médecin » sur le Bottin et encourant une deuxième condamnation. Le Tribunal : « *Attendu que ces faits constituent le délit prévu et puni par l'article 35 de la loi du 19 Ventôse an XI...* », le condamna à 46 amendes de 16 fr. Notons qu'à ce moment il n'existait pas encore de loi disant que le magnétisme fût une méthode curative, et que les jugements importants sur cette question sont postérieurs de 10 ans.

Philippe allait souvent à l'Arbresle, dans la propriété de sa femme, et la photographie ci-jointe y fut prise par son gendre, le Dr L. qui lui servait de doublure. A ce moment, il reprit sa dénomination de chimiste et la garda jusqu'à sa mort. En 1892, traduit deux fois devant le tribunal correctionnel, il fut acquitté la première fois après appel, et condamné la deuxième fois à 29 amendes de 15 fr.

Après avoir manié par millions un argent dont il ne connaissait pas la valeur, il fut presque ruiné par des opérations de Bourse vers 1893. On nous a raconté que, lorsqu'il arrivait à la Bourse pour jouer, beaucoup de ceux qui connaissaient sa réputation de devin couraient vers lui pour avoir des « tuyaux ». Toujours imperturbable, il affirmait n'importe quoi et perdait souvent. Cela lui valut d'être affiché à la Bourse, où il avait joué des sommes atteignant 1.000.000, sans rien y connaître, ce qui prouve déjà qu'il croyait lui-même à son sens divinatoire. Il était devenu l'ami du fameux spirite Papus (Dr Encausse) qu'il avait connu à l'Arbresle et qui plus tard l'appelait : « son maître spirituel ».

Vers 1900, vint s'installer à Lyon, la princesse O. G. C., petite parente du Tsar. La fille de la princesse était mariée à un anglais, M., parfait gentleman. Mère et fille étaient des ferventes de Philippe et rentrèrent plus tard dans la famille. Il semble que ce soit elles qui l'aient mis en relation avec la Cour de Russie. Peut-être aussi les étudiantes et étudiants Russes des Facultés, alors nombreux, jouèrent-ils ce rôle. Toujours est-il que le grand-duc Vladimir le vit à Lyon et le fit appeler à la Cour. C'est en 1900 qu'il alla en Russie porter la bonne parole (v. Chap. IV). Il fut

présenté à l'impératrice par la femme du grand duc Nicolas, duchesse de Leuchtenberg. Après un séjour d'un an, inquiet du succès de ses prédictions et en butte à certaines hostilités, il revint de Russie célèbre et comblé de cadeaux ; mais ses ennuis ne faisaient qu'augmenter avec la renommée En 1901 et 1902, il resta à Lyon ; puis en 1903, à Livadia, résidence impériale de la côte de Crimée, il acheva l'initiation de l'impératrice aux pratiques spirites. Mais, le 25 novembre, une dépêche de l'*Eclair* annonçait sa chute définitive. Il se contenta alors du grade de capitaine de sapeurs-pompiers à l'Arbresle. Mais malgré son exil, il resta en relations suivies avec la Cour, échangeant une correspondance suivie (v. Chap. V). Cependant, ses lettres arrivaient décachetées souvent et les télégrammes chiffrés qu'il recevait par voie indirecte et qui donnaient fort à faire aux censeurs, ne gardaient plus leur secret. Philippe craignit d'être arrêté et se plaignit d'être persécuté.'

Effectivement, il était surveillé par le Ministère de l'Intérieur. Au début de mars 1905, une campagne prochaine du *Matin* fut annoncée contre lui, et un rédacteur de ce journal vint à Lyon dans ce but.

C'est alors qu'il eut ces « crises d'excitation furieuse suivies d'abattement complet ». Il semble que cette période ait été très mauvaise pour lui. Dès 1903, après avoir parlé d'aller exercer son art en Russie, il décida de cesser ses consultations. Il se plaignait que le Ministre de l'Intérieur n'eût jamais répondu à une lettre où il demandait d'opter pour la qualité d'officier russe, sans quitter celle de citoyen français (Merc. de France, *loc. cit.*). En 1904, il perdit sa fille âgée de 26 ans et en conçut un grand chagrin.

Il semble bien que Philippe ait eu de brèves relations avec la Cour allemande dans les dernières années de sa vie. En effet, il déclara un jour qu'il serait bientôt reçu à Berlin par Guillaume II et il tira de sa poche une enveloppe cachetée aux armes impériales et signée « Wilhelm Kaiser » (Merc. France). De fait, le docteur L., de Lyon, qui fit un stage à Berlin, nous dit que l'Inspecteur général de la police à Berlin lui avait confié qu'un lyonnais, Philippe, avait été reçu par l'empereur.

Dégoûté, fatigué prématurément, Philippe vendit une partie de sa fortune mobilière (alors évaluée à 600.000 fr.) à un antiquaire de la rue Gasparin et se retira à l'Arbresle où il mourut le 2 août 1905.

Son corps fut amené à Loyasse et inhumé le 5 août, au milieu de l'affluence énorme de ses admirateurs. Sa clientèle a trouvé un successeur, moins estimé que lui, qui continue, sur place, sa tradition. Le 8 novembre, eut lieu la vente d'une partie de sa succession, où figurait une auto-landau, 6 places, blanche, Gardner-Serpollet fabriquée en 1901, 40 chevaux, ayant coûté 35.000 fr. Elle fut adjugée 1.200 fr. Ce monument, cadeau impérial, était beaucoup trop lourd et ne lui servit pas ; il resta garé longtemps au bout de l'avenue de Noailles. Il y avait aussi deux uniformes d'officier russe avec épaulettes brodées et épée à glands.

Nous savons que la photographie du mage est encore très recherchée et qu'elle s'achète « comme par véritables épidémies ». Sa tombe est toujours pieusement ornée par ses adeptes, de fleurs de prix, lilas blancs l'hiver, géraniums et bégonias l'été. Beaucoup y vont en pèlerinage. Elle voisine avec celle de l'illustre Ollier et la comparaison fait rêver.

CHAPITRE II.

Etude physique.

1. *Antécédents.*

De ses parents nous n'avons rien su qui puisse nous servir. Philippe eut deux frères dont l'un, que nous avons vu, âgé, bien portant, est resté attaché à la terre. L'autre est mort avant Philippe, relativement jeune, d'une maladie mal déterminée. La fille du thaumaturge mourut à 26 ans à la suite d'un accident.

Dans les antécédents personnels de Philippe, nous relevons seulement qu'il s'adonnait à l'absinthe et cette notion est susceptible d'expliquer, dans une certaine mesure, sa mort à 56 ans, les crises de fureur et d'abattement alternés qui troublèrent les dernières années de sa vie et qui faisaient dire à la fin de 1904 : « l'abrutissement ou l'exaltation mentale le tueront ». Nous remarquâmes aussi sur une photographie un peu postérieure à celle-ci, qu'il avait beaucoup maigri et que ses traits étaient fort vieillis. Ces quelques données peuvent cadrer avec ceux de l'absinthisme chronique. Ajoutons qu'aux yeux de quelques-uns, il apparaissait comme un hystéro-névropathe.

Quoiqu'il en soit, après une phase de déchéance, la

maladie (maladie du cœur ou du foie?) l'enleva assez rapidement.

2. *Etat physique ; tempérament et portrait.*

Philippe était d'un aspect plutôt vulgaire. Petit (1m.65) et assez maigre, il était cependant carré d'épaules, d'ossature forte et très légèrement bedonnant. Des cheveux bruns, foncés, abondants, partagés au milieu, bordaient un front haut et découvert. Son teint était frais et sa physionomie d'une expression fruste, à la fois rude et douce. Un pli assez marqué séparait ses yeux qui, par contraste, étaient bleus sous des paupières tombantes. Il savait se servir de ses yeux, tantôt pour leur donner une grande douceur avec beaucoup de pénétration et de séduction, tantôt pour les durcir et affirmer péremptoirement, ne gardant alors qu'une séduction sèche. C'était là son arme principale de guérisseur, de directeur moral ou de devin. Mais il savait aussi, lorsqu'il se sentait observé ou comme sur la photographie ci-jointe, garder un air hautain et indifférent. Il portait une forte moustache à moitié tombante et une « mouche » légère. Un cou ramassé supportait cet ensemble physionomique. Une parole agréable, qu'il savait rendre douce et presque mielleuse, parfaisait l'effet de son regard. Philippe portait la jaquette et fumait habituellement la pipe, surtout la longue pipe de terre. Il avait gardé de son origine une allure bonhomme et des goûts simples.

CHAPITRE III.

Etude psychique.

Pour aboutir aux inductions suivantes, nous avons analysé le portrait de Philippe, interprété ses différents actes connus et nous avons contrôlé par la tradition écrite ou orale. Les initiés pourraient aussi étudier son écriture dont un spécimen est ci-joint.

Causes originelles. — Education et instruction.

L'intelligence naturelle de Philippe était très développée. Le curé de son village en attribuait la précocité et la bizarrerie au diable. Rappelons son origine paysanne ; il est normal de penser que Philippe garda l'empreinte de son hérédité terrienne, empreinte fortifiée encore par une douzaine d'années au moins, de vie dans le même milieu. De fait, malgré une vive acuité de perceptions, il ne fut jamais un raffiné, par suite de la simplicité de son jugement. Plus tard, sa mémoire, son esprit curieux et observateur furent notés par ceux qui le virent lorsqu'il faisait des tournées dans les cliniques.

Néanmoins son instruction fut rudimentaire ; seul un

certificat de grammaire la sanctionna, alors qu'il avait 25 ans. Ajoutons-y pour mémoire ses 4 inscriptions d'officiat de santé et notons l'influence que peut avoir sur lui l'école de la Salpétrière dont il prétendait connaître les travaux et dont l'éclat fut contemporain de ses 35 ans.

Lui-même sentait les défauts de son instruction et il les cachait (v.Ch. V).

Analysons dans le détail les diverses manifestations psychiques de Philippe adulte.

1. *Facteurs involontaires* (subconscience ; conscience inférieure).

α) **Manifestations instinctives.** — Nous distinguerons dans cette catégorie les manifestations de l'instinct sexuel, de l'instinct sentimental (affectivité), de l'instinct religieux.

Philippe ne semble avoir présenté aucune tare du côté instinct génital. Il eut par son métier même des occasions d'intrigue assez nombreuses, mais ne chercha pas à profiter à l'excès de ses bonnes fortunes. Il était assez peu porté sur les femmes et la séduction de son regard, qu'il connaissait, restait sèche à l'ordinaire. Il différait en cela comme en beaucoup d'autres points de son collègue Raspoutine. Il se maria à 26 ans avec une femme qui l'avait recherché, femme d'intérieur accomplie et il semble qu'ils soient restés unis.

Philippe paraît avoir été affectif et sentimental Il alliait, dit-on, à une tristesse native une grande bonté. Nous savons qu'il ressentit beaucoup de douleur de la perte de sa fille.

Le sentiment patriotique était également développé

chez lui et il ne fit jamais le jeu d'une puissance hostile à son pays. Au contraire, il évoqua souvent en Russie l'esprit d'Alexandre III qui, paraissant, faisait promettre à son fils le respect de l'alliance.

Mais ce sont surtout les manifestations religieuses qui dominaient chez Nizier-Anthelme. Son mysticisme confina à la folie et se manifesta dans son enfance, dans son mariage, etc. On en trouve surtout des exemples nombreux dans ses théories et dans ses procédés curatifs. Chef de l'Ecole de Théurgie de Lyon (Merc. France, *loc. cit.*), il se donnait comme un envoyé de Dieu et comme la réincarnation d'un saint (St-Jean ?) Ses adeptes et ses amis l'appelait le « Divin maître » ; C. était son « caporal », etc. Lui-même semble avoir été un illuminé convaincu. Il disait qu'on se réincarnait sans mourir, jusqu'à arriver à la perfection, puis qu' « il y a deux bases à mes méthodes, la foi en Dieu et la science acquise des hommes » (v. Chap. V). Il présentait en lui le même phénomène qu'il réclamait à ses adeptes : une hypertrophie du sentiment instinctif de croyance.

β) **Autres tendances.** — On peut ranger dans ce cadre les tendances plus complexes résultant à la fois des instincts et de l'éducation, telles que les tendances politiques : à ce sujet nous savons seulement qu'il était noté comme un réactionnaire.

γ) **Modifications sensorielles** (rapports des sens et du cerveau). — C'était un intuitif. Il percevait des sensations minimes, inaperçues de beaucoup et cela le faisait passer pour devin. Nous trouvons dans plusieurs de ses actes de

sang-froid la preuve qu'il interprétait très rapidement ses sensations et qu'il réagissait de même. Il était aidé dans ses procédés intuitifs et divinatoires par une observation habile, une mémoire et une imagination développées. De plus, il était susceptible d'obtenir en lui une certaine exaltation des sens et du cerveau qui favorisait encore le jeu de ces facultés intuitives, sans pour cela avoir des hallucinations véritables. La question se pose même de la médiumnité et du somnambulisme chez lui puisqu'il dirigea quelques assemblées spirites. Avait-il comme les médiums une facilité particulière à dédoubler sa personnalité ? Les crises et l'exaltation mentale dont on a parlé à propos de ses dernières années étaient-elles des manifestations hystériques, épileptiques, ou délirantes, de même que les phénomènes bizarres qui se passaient en lui (d'après ses propres paroles et ceux qui le connurent) alors qu'il était enfant ? Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de faire appel à ces éléments morbides pour expliquer Philippe ; nous n'en avons d'ailleurs aucune preuve et ce que nous savons par ailleurs de son psychisme suffit à le caractériser. N'attachons pas non plus une importance excessive au parti qu'il tirait de ses yeux. L'œil, organe de réception, est aussi un de nos plus puissants moyens d'expression, de projection ; les yeux de Philippe étaient son principal ascendant ; il était vraiment magnétiseur du regard et prétendait par là « déverser un flot d'effluves magnétiques ».

δ) **Mémoire.** — Cette faculté était très développée chez lui ; il le fallait, pour qu'il se rappelât si bien non-seulement la physionomie de ses nombreux admirateurs ou

clients, mais aussi leurs conversations qu'il surprenait dans son cabinet et qui souvent éclairaient singulièrement son diagnostic.

ε) **Imagination.** — Elle était vive ; c'est probablement son esprit inventif qui le faisait surtout comparer au diable lorsqu'il était encore dans son village. Lui, disait agir en vertu d'un don du ciel. L'histoire de l'anneau de Gygès, conté plus loin à propos de son sang-froid, est aussi une preuve de son imagination, de sa mémoire peut-être, et certainement de la propension qu'il avait à mentir et de ses talents de comédien. Il était comédien dans l'âme, possédait la science du geste et de l'intonation vocale. Peu enclin aux combinaisons compliquées, il avait une tendance accusée au mimétisme. Comme bien des comédiens, il se laissait convaincre par son propre jeu et n'avait plus conscience du ridicule. Il nous semble qu'il présentait bien des traits de ce qu'on appelle un tempéramment d'artiste. Voici un exemple de ses talents de comédien : « Lorsqu'on ensevelit son père, cet illuminé prend un bâton, en frappe trois fois la terre, et trois fois il regarde le ciel en inspiré, poussant de grands soupirs : *Risum tementes amici !* »

ς) **Manies-Phobies.**— Il mentait facilement, comme des faits déjà rapportés, ou rapportés plus loin, le prouvent du reste; il était impossible qu'il crût tout ce qu'il racontait à ses malades dans un but curatif (v. plus loin). Pourtant, ce n'était pas un vicieux. Il croyait réellement à sa mission d'apôtre, sans doute à force de s'auto-suggestionner et de voir le succès de ses procédés. Il avait même la manie

de faire des espèces de cours à ceux de son cercle intime qu'il appelait ses élèves et il s'exprimait là, paraît il, en un jargon aussi confus que peu ordinaire.

Il se vantait fort de ses relations, consacrées par une collection de photographies dédicacées de souverains, auxquelles il tenait beaucoup et il répétait à plaisir qu'il avait vu souvent le grand duc Nicolas. Il eut à la fin de sa vie la phobie de l'arrestation ; il se plaignait des persécutions du policier russe R..., de celles même de la police française ; de ce que le Président du Conseil ne répondit point à ses lettres, etc...

2. *Facteurs volontaires* (conscience supérieure).

α) **Volonté.**— L'énergie et la ténacité ne lui manquaient point, tout au moins dans sa course à travers le champ de la sorcellerie. Malgré la belle qualité de ses dons naturels qui l'engageait à une paresse relative, son idée fixe le força à l'activité, bien qu'après son mariage il eût pu vivre de ses rentes. Il s'astreignait à un gros effort dans sa pratique et dans les séances qu'il avait à cœur de donner tous les jours. Cela le fatiguait d'ailleurs beaucoup, preuve de l'effort donné avec conviction.

Le jour où il voulut se débarrasser du policier russe qui le poursuivait de ses « assiduités », il s'y employa de toutes ses forces et finit par y réussir. De même, il arriva à s'immiscer à la Cour du Tsar et à y faire figure quelque temps malgré l'opposition, tenant tête au scandale : c'était presque de l'audace !

Enfin, il savait imposer à ses clients des relèvements moraux, des redressements volontaires. Il ne craignait

pas le ridicule et savait au besoin dire très carrément sa pensée. Par l'ascendant qu'il se voyait prendre sur toutes les classes, par la suggestion qui s'exerçait dans le cercle de ses intimes et par la belle situation qu'il s'était faite, il avait acquis une magnifique assurance et il lui semblait tout naturel que le petit garçon boucher fût devenu prophète.

β) **Esprit d'observation. — Attention.** — Lorsqu'il appliquait sa volonté à observer, il excellait là aussi, bien que ce ne fût pas une de ses caractéristiques. Aiguisés par l'attention, ses sens lui donnaient une grande acuité de perception. Ayant fréquenté tous les milieux : ruraux, ouvriers, bourgeois, princiers... et même médicaux, il avait appris à parler à tous comme il convenait, tantôt affirmant brutalement les choses les plus incroyables, tantôt souple, insinuant et caressant. C'est en Russie surtout qu'il eut besoin de toutes ces ressources de comédien ou d'à propos.

γ) **Jugement.** — Nous pouvons distinguer ici comme prédominantes la simplicité, voire la naïveté, alliées à une certaine adresse sinon à la sûreté : est ce bien là ce qu'on appelle le « bon sens »? Il jugeait simplement, ce qui l'empêcha d'être un raffiné ; il n'aimait pas les interprétations compliquées. Il est vrai qu'il n'avait jamais exercé son jugement d'une façon spéciale et que chez lui, comme chez beaucoup de personnes au sens critique peu aiguisé, la croyance (croyance pure, confiance, espérance) jouait le rôle de faculté vicariante.

Voici des preuves de la naïveté de son jugement :

« Si — disait-il un jour — on avait la malencontreuse idée de me mettre la main dessus, je ne serais pas long à être relâché, car un conflit d'une gravité exceptionnelle éclaterait entre notre malheureux pays et la Russie ! » De même, lorsqu'il affirmait que la grande duchesse de Leuchtenberg se plaisait à descendre chez lui. (Nous aimons à croire qu'elle préférait une résidence plus princière et plus confortable que la maisonnette vermoulue de la rue Tête d'Or). Sa lettre au Président du Conseil, dont nous avons parlé (p. 25), témoigne aussi, d'une certaine naïveté, et aussi le fait qu'il s'est toujours étonné de ne point avoir été reçu docteur pour ses seuls beaux yeux. Pourtant, il n'etait pas aveugle, sachant reconnaître et dissimuler son instruction rudimentaire et sachant distinguer les nouveautés intéressantes, comme en témoigne sa phrase sur l'hygiène (p. 22) et ses essais dans le domaine de la réclame.

δ) **Intelligence générale** (compréhension, association d'idées, actes psychiques complexes).— Nous envisageons ici les réactions des différentes facultés les unes sur les autres. Le Mercure de France (*loc. cit*) dit : C'était un persuasif servi par de merveilleuses qualités psychiques. Nous l'avons déjà admis et voulons donner ici un aperçu de son sang-froid. En voici des exemples : Etant à la Cour moscovite, et se trouvant en tête à tête avec le souverain de toutes les Russies, un officier fut introduit qui omit de saluer Philippe. Lorsque l'officier fut sorti, son entrevue terminée, le Tsar jugea bon de s'excuser auprès de Nizier de l'affront que le soldat lui avait fait en ne le saluant pas, se promettant de lui faire savoir son mécon-

tentement. Philippe, très calme, se contenta de répondre au souverain en lui montrant une bague qu'il avait au doigt : « Oh ! sire, c'est que, grâce à ceci, il ne m'a point vu ! » renouvelant ainsi l'antique histoire de Gygès.

A la même Cour, il fit encore preuve de sang-froid, lorsque le Tsar lui montra le dossier, très chargé, que la police avait envoyé contre lui (v. p. 48).

A la Bourse de Lyon, il donnait imperturbablement des « tuyaux » bien que n'entendant rien au maniement des valeurs.

Au cours de ses consultations, il donnait, à chaque instant, des preuves de présence d'esprit: Son avocat s'introduisit un jour à l'improviste, en curieux, à l'une de ses séances, bourgeois bien mis tranchant un peu sur l'assistance, et, lorsqu'après avoir parcouru les rangs Philippe vint à lui, celui-ci dit seulement sans rien laisser paraître de sa surprise : « Je sais ce que vous désirez ; vous l'obtiendrez! » et il passa sans se troubler tandis que l'avocat s'asseyait étonné de cette assurance et qu'il assistait, comparse involontaire, au reste de la séance. Citons encore l'exemple du journaliste lyonnais qui, téméraire et sans-gêne, avait forcé sa porte, pourtant bien gardée, un jour de grande affluence. Impatient, le reporter s'élançait dans le petit escalier qui conduit à l'étage, à la recherche du grand homme, malgré l'opposition d'une comparse, lorsque Philippe apparut devant lui, souriant et en apparence peu surpris de voir arriver cet intrus, en violation de toutes les règles du sanctuaire. Après une conversation des plus courtoises, le journaliste se retira enchanté d'un accueil fort aimable (*Rév. Répub.*, déc. 1902).

Citons enfin l'entrevue qu'il eut avec un médecin qui,

curieux, l'avait sollicitée par un intermédiaire. Philippe ne se déroba point et l'entrevue eut lieu. Il appelait le médecin « Docteur » et le médecin l'appelait « Professeur ». Entr'autres discours, il tint celui-ci : « Je sais, Docteur, toute la distance qui nous sépare ; néanmoins il est dans vos hôpitaux des malades dont vous désespérez ; envoyez-les moi, et pour vous faire une opinion, attendez le résultat de mes soins ». Le défi ne fut pas relevé et aucun malade ne fut adressé au « spécialiste » par la voie du médecin qui pensait sans doute qu'il est des malades sans lésions décelables qui sont susceptibles d'amélioration par des méthodes analogues à celles qu'employait Philippe.

Quant à l'esprit de méthode de celui-ci, il était à peu près nul, puisqu'il agissait d'après ses intuitions, et ses prétendues méthodes étaient un ramassis de toutes sortes de procédés empiriques que son esprit curieux avait retenus. Certains dominaient pourtant (v. Chap. V).

Habilement, Philippe s'entourait de précautions : il ne demandait pas d'argent lui-même, officiellement ; il eut souvent double domicile ; il écartait les individus non susceptibles d'être guéris, comme un bon chirurgien soucieux de sa réputation, de ses statistiques et qui ne s'attaque qu'aux cas réellement curables. Il chercha à se ménager un appui parmi les médecins et, dit-on, parmi les magistrats. Il eut toujours un médecin derrière lui et avait d'ailleurs marié sa fille à l'un d'eux, L.

Au point de vue diagnose médico-psychologique, trois éventualités s'offrent :

α) Philippe fût-il un délirant, en particulier un délirant chronique avec mégalomanie et idées mystiques ? Rien de sérieux ne nous paraît devoir être retenu à l'appui de cette

supposition (même l'affirmation rapportée à page 36). Voyant s'affirmer sa personnalité et sa réussite, il était assez naturel qu'il se prit pour un grand homme. D'autre part, les crises dont il a été fait mention semblent avoir paru bien tardivement. L'exaltation de son caractère et sa tendance accusée à l'exagération ne peuvent guère être considérées comme nettement pathologiques (v. p. 33 à 40 et p. 20).

β) En dehors de tout délire, fut-il un illuminé pleinement convaincu de la puissance divine, de son propre rôle semi-divin et débordant de bonté native ? Il ne semble point être arrivé jusque-là, puisqu'il affirmait lui-même avec beaucoup de simplicité apparente, à ses clients, qu'il « n'était pas grand chose, etc... » Quant à son absolu désintéressement, certains faits permettent d'en douter.

δ) Fut-il, comme d'autres encore l'ont pensé, un être absolument normal, mais surtout un comédien profiteur ?

Nous pensons que ce serait exagérer.

Il nous semble plus équitable de donner une part à chacune des deux premières hypothèses. Nous pensons qu'au début surtout, Philippe était un tempérament à peu près équilibré, avec pourtant prédominance des facteurs instinctifs, mémoire, imagination et mysticisme, un primitif ignorant mais intelligent. Nature paysanne rusée, crédule et mystique à la fois, il fut porté à envisager la possibilité de soulager les malades. Enfant d'un pays où les sorciers étaient nombreux, il les vit soigner des hommes, et surtout les bêtes qu'il gardait : il crut à l'influence de ces sorciers et chercha à les imiter. Il sut profiter de l'état d'esprit de ceux qui devaient venir à lui. C'est un exemple de ces personnalités frustres et convain-

cues qui, par une sorte d'affaiblissement de leur conscience supérieure, passent facilement outre à leur ignorance.

Les natures de cette sorte, dont Raspoutine est un autre exemple, ont d'autant plus d'influence sur les foules crédules que celles-ci ne manquent pas d'attribuer à une émanation de la divinité un talent inculte qui est à leur portée. C'est ainsi que commencent des légendes, que des miracles se perpètrent et que des saints se créent.

Voilà le sorcier ; voyons quelle a été sa clientèle.

CHAPITRE IV.

Les Clients de Philippe.

1° *A Lyon.*

La région lyonnaise offrait à Philippe un milieu de culture très favorable : nous en avons déjà donné des preuves (v. p. 5). Huysmans a insisté sur les pratiques superstitieuses et Sainte Beuve dans ses *Lundis* cités par Ehrard (in *l'Université de Lyon*) affirme que dans la région « ... un certain fond de croyance, de religiosité se maintenait... » Aujourd'hui, les diseuses de bonne aventure font fureur et étendent leur parasitisme, de nombreux cercles spirites évoquent de plus belle les mânes des disparus. Certains font voir avec grand sérieux ou publient dans de gros ouvrages des photographies du « corps astral », des « émanations », des membres coupés des amputés, croyant expliquer par là certaines sensations persistant chez ces blessés. Un journal affirmait le 13 octobre dernier :

« En ces temps de vie chère où les dépenses inutiles sont rayées du budget de tous les gens raisonnables, il est une corporation qui va sans cesse croissant : c'est celle des somnambules, tireuses de cartes, devineresses, et autres marchandes d'espoirs. Une statis-

tique récente évalue leur nombre à près de 35.000 à Paris seulement, et toutes gagnent très largement leur vie : jamais l'occultisme n'a eu autant de fervents ».

Voyons de plus près comment se recrutait la clientèle de Philippe : La maison était ouverte aux affiliés seulement et pour y pénétrer une première fois, il fallait être recommandé verbalement ou par écrit. Les adeptes de Philippe, en rencontrant des amis souffrants, leur vantaient les mérites du guérisseur : — Vous avez telle maladie, et rien n'y fait ? Allez donc voir P., de mes amis ; il est extraordinaire et vous guérira sûrement ! — C'est ainsi que la réputation de Philippe portée par le *flatus vocis* s'étendait aux environs de Lyon. C'étaient souvent des incurables qui allaient trouver P. ; l'ayant entendu vanter sous toutes les faces, ils arrivaient pleins d'espoirs. Ces personnes étaient recrutées dans toutes les classes, les équipages ne manquaient pas devant la porte du nº 35 et Philippe était le premier à se vanter des relations que lui avait procurées son art. Il passait pour être l'ami du procureur général R. Des bourgeois, d'anciens officiers, des magistrats, des écrivains parmi lesquels Serge B. le tenaient en grande estime. Mais c'étaient surtout les petites classes, les simples qui venaient à lui. Les natures impressionnables, même névrosées, des femmes surtout, formaient le pur noyau de ses fervents. Nous savons en effet que certaines hystériques eurent chez lui des crises convulsives et qu'un curieux aperçut un jour chez lui une femme qui semblait parcourue par des « vagues qui allaient de son ventre à son cou ». D'autres, nous dit-on, « habillées de rose comme des actrices, entraient tristes et blanches comme cire mais ressortaient colorées et sou-

riantes » D'autres étaient atteintes de délire mystique. Sans parler de la Cour russe, une bonne part de la clientèle de Nizier se recrutait parmi les tarés psychiques, comme semble le prouver le fait que quelques-uns de ses clients seraient devenus fous. Citons seulement le fait qu'un malade soigné autrefois par le Dr Albert dans le service du professeur Bondet sortait à ce moment des mains de Philippe, qui n'avait obtenu aucune amélioration. Or ce malade était manifestement un taré cérébral. Ces tarés, parmi lesquels Philippe recrutait vraisemblablement une bonne part de sa cour, sont énumérés plus loin (Chapitre VI, pages 69 à 71). Citons encore un type de clients de Philippe pareils à ce Z., un neurasthénique qui vint de Russie pour suivre son traitement ; car, disait-il, « il ne croyait plus à rien et s'en désespérait ».

C'est au sujet de malades analogues que, semble-t-il, M. P. Janet écrit (in *Médications psychologiques*, p. 468 à 470). « Cette description de la passion n'est-elle pas la reproduction exacte de ce que nous avons observé tant de fois chez le fou ou chez l'hystérique qui a reçu la suggestion ? » puis : « Ce qui sépare l'homme normal de ces individus à l'esprit affaibli, c'est qu'il possède une activité surajoutée à cette activité automatique qu'il a en commun avec eux. L'automatisme forme toute la vie des personnes suggestibles en état de misère psychologique ; il n'existe chez nous que dans certains actes inférieurs, habituels ou passionnels ; il est maintenu, complété et dépassé par la volonté » C'est le règne des « tendances subliminales », « âmes inférieures » de De Myers. M. P. Janet est ainsi amené à parler de « désagrégation psychologique », de « rétrécissement du champ de la conscience ». Il caracté-

rise le « monoïdéisme » par la faiblesse des tendances supérieures constituant la personnalité et l'état de dépression psychologique par la faiblesse de la synthèse psychique ou désagrégation des facultés.

En dehors des états permanents de suggestibilité, nous pouvons admettre, avec M. P. Janet (in *Médic. psycholog.*. p. 236), des états transitoires de la suggestibilité, de crédivité augmentée et de passivité chez tous les malades en général, chez les femmes au moment des règles ou de l'accouchement. Au reste qui, à l'état de santé apparemment parfaite, n'a pas été sujet, sous l'influence d'une fatigue ou d'une émotion, à des états transitoires de dépression nerveuse ? Ceci nous explique que des personnes saines aient pu aller trouver Philippe.

Quant aux personnes en état d'équilibre physique mental parfait, qui allèrent consulter le thaumaturge par simple curiosité (Dr G., Mr C., Mme R., etc...), elles ne furent jamais impressionnées.

En résumé, d'après les témoignages recueillis, surtout auprès des médecins lyonnais qui connurent Philippe, nous pouvons distinguer approximativement dans la clientèle de celui-ci 3 catégories : 1° Malades définitifs, dont un bon nombre avec névrose à divers degrés, pure ou surajoutée : 60 %. — 2° Sujets ordinairement sains, passagèrement déprimés ou malades : 35 %. — Curieux : 5 %.

2° *Philippe et la Cour Russe.*

La Cour de Russie était un milieu morbide : M. Lanson qui fut précepteur de Nicolas II, le considérait comme un *minus habens*, un névrosé imbécile et il a toujours déses-

péré d'un pareil élève. Cette dépression psychique était tellement réelle qu'à la Cour on éprouvait le besoin de trouver une explication, une excuse à cet état ; on le mettait sur le compte d'une commotion cérébrale que le Tsar, alors Tsaréwitch, avait eue lors de son voyage au Japon. Dès son enfance qu'il passa au milieu des nihilistes (1884), Nicolas II eut toujours peur. Le Dr A Masson qui l'approcha, fut frappé du peu de solidité morale de ce peureux ; lorsque ce souverain vint à Paris pour inaugurer le pont Alexandre III, la haie fut formée à distance afin qu'il ne comprît pas les cris lointains poussés par la foule. Pour avoir de l'aplomb, il se montait en se grisant ; il perdait alors la notion de la politesse protocolaire. Les femmes le dominaient entièrement : lors du voyage en France dont nous parlions, il devait paraître à la soirée de gala au bras de Mme F. Faure, mais sans doute les femmes de son entourage le lui avaient interdit, car il apparut brusquement, un peu monté, encadré entre deux dames de sa Maison et il repoussa du coude celle qui lui était destinée. Il était couvé et surveillé. De virilité, il n'en montrait point et se laissait émouvoir par des riens. Ce fût, paraît-il, une grosse émotion pour lui, lorsque Mme de Montebello, la femme de notre ambassadeur, parut au dîner de 1902 avec son chapeau sur la tête, conformément à l'étiquette, alors que les dames de la suite impériale ne le portaient pas...

Quant à la Tsarine, elle était de souche tarée et on la disait névropathe. Certains en font une sorte d'hystérique névrosée, morphinomane et éthéromane. Elle ne souriait jamais et son effigie comme ses portraits marque une incurable tristesse.. La névrose érotique et mystique régnait à

la Cour et la Russie elle-même semble être le pays de prédilection des visionnaires. Parmi les moujiks, la neurasthénie est particulièrement fréquente (alcool?) Le gouvernement russe fut qualifié par certains historiens — non officiels, il est vrai — de gouvernement d'hystériques et d'ivrognes. L'occultisme était traditionnel à la Cour. Rappelons l'exemple d'Alexandre Ier qui accueillit Mme de Kurdener, disciple de Tung-Stilling.

« Nicolas Ier eut son Koreïcha, moujik inspiré ; Alexandre III consultait un prêtre qui faisait des miracles, le Père Jean de Cronstadt, dont la mémoire a été prétexte à la formation d'une secte de violenteurs de jeunes filles, les Joannites, laquelle existe toujours. Avec Nicolas II, nous eûmes d'abord un magnétiseur, un français, Philippe, de Lyon. Appelé à Pétersbourg, il y a quelque quinze ans, pour « suggérer » à l'impératrice de donner au trône un héritier attendu de toute la Russie. Puis vint un illuminé, le moine Illiodore. Raspoutine les éclipsa tous ! » (Ch. Rivet : Le dernier Romanoff, libr. Perrin).

Citons encore Bienstock (in : Raspoutine : « C'est dans cette période de manie spirite que fut appelé à la Cour le fameux occultiste français, Philippe, recommandé très chaleureusement par la grande duchesse Marie Pavlovna. Philippe fit d'un coup la conquête des souverains et de la Cour ; on ne jura plus que par lui, on n'avait foi qu'en lui, si bien que le chef de la police secrète russe à Paris, Ratchkowsky, qui avait envoyé sur Philippe des renseignements plutôt fâcheux, le représentant comme un de ces hommes « après lesquels — suivant un dicton russe — la Sibérie pleure », Ratchkowsky, que nous avons vu si bien en Cour, dut donner sa démission ».

Voici donc notre Philippe à la Cour du Tsar (v aussi Chap. Ier, p. 24). Il avait l'honneur de succéder au Dr Schenk, professeur d'accouchements de Vienne, lequel pré-

tendait avoir un procédé pour influencer la détermination du sexe fœtal. M. Schenk avait, dans ce but, imposé à l'impératrice un régime spécial sans légumes, sucreries, etc.. et... ce fut une fille. Jean de Cronstadt, le moine qui guérissait par la prière et l'imposition des mains, ne fut pas plus heureux.

Philippe nageait à son aise dans ce milieu. Pour commencer, il fut nommé simplement à un grade équivalent à celui de général de division, avec le droit au port de l'uniforme et, — faveur insigne, — celui de pénétrer à toute heure dans les appartements impériaux sans se faire annoncer. L'impératrice lui fit même accorder le titre de Docteur par l'Université de Moscou, et elle s'étonna beaucoup, plus tard, lors de son deuxième voyage à Paris, quand, ayant demandé à M. Waldeck-Rousseau de faire conférer le titre de docteur à son favori, celui-ci lui répondit que cela était seulement du pouvoir des Facultés (rapporté entr'autres dans la *Corriere della Sera*). Légèrement dépitée de ce refus, elle insista vainement : « Mais Monsieur Philippe est pourtant un très grand médecin! » Du jour de l'arrivée de Philippe, Alexandra Feodorovna ne fit rien sans consulter les esprits. Aidé par le roi de Danemark, Nizier, introduisit à la Cour le mouvement martiniste et occultiste. Une loge martiniste fut fondée à la Cour, dont le Tsar fut le vénérable (Bricaud, *in* Merc. France). Philippe dirigeait les séances et l'esprit d'Alexandre III, père toujours vénéré et respecté de Nicolas apparaissait souvent en lui faisant promettre le respect de l'alliance. Il aurait été l'initiateur du fameux projet de désarmement et de paix universelle. Il assistait aux réunions du souverain et de ses ministres. Mais il avait des ennemis.

Au comble de la faveur impériale, il parut aux fêtes de la Cour affublé d'un somptueux uniforme universitaire et cette provocation acheva de soulever contre lui la Faculté de Médecine. Les partis avancés de l'opposition utilisaient le scandale de Philippe (journal l'*Osvobojdewe*), et, en France même, il est attaqué et paie sa célébrité.

C'est alors que Nicolas II lui montra un dossier très chargé (on l'accusait de séquestration, abus de confiance, etc.), qu'un policier avait envoyé de Paris contre lui. Il le lut et répondit: « Sire, si votre Majesté a le moindre doute, je garde ce dossier, le remets entre les mains de la justice et demande la preuve de ce qui y est contenu » (Merc. France). Le Tsar, toujours ondoyant, sourit en répondant: « Que voulez-vous, c'est de la méchanceté ; si j'en avais cru un mot, je ne vous aurais pas convoqué. »

Devant ces attaques, il juge plus prudent de rentrer en France, sans attendre l'effet de ses prédictions sur la venue certaine d'un héritier ni celui du traitement qu'il avait commencé pour l'ébranlement nerveux du Tsar attribué à sa blessure à la tête.

Il réintègre Lyon, poursuivi par le policier R., qu'il s'est vanté d'avoir fait disgracier ensuite par l'intermédiaire du grand-duc Nicolas. Il soigne à distance ; tous les jours il reçoit les suppliques des princes ou des hauts dignitaires en péril. Le colonel K., de la Maison impériale, lui demande, depuis Tsarkoïé-Selo, comment rompre la liaison d'un de ses officiers, ou au moyen de quelles prières on pourrait enrayer une épidémie de diphtérie qui ravage une de ses terres. Un autre officier demande des prières pour son gérant d'affaires tuberculeux, pour la femme d'une de ses amies opérée et presque abandonnée

des chirurgiens, pour son chef d'état-major à Pétrograde atteint d'une bronchite. De Péterhof, le grand duc N. et la grande duchesse de Leuchtenberg demandent son intervention spirituelle dans les cas graves. On le tient au courant de l'état des malades dont on lui envoie le signalement, une mèche de cheveux, la courbe de température. Philippe répond qu'il se met en communication avec le ciel et qu'il multiplie sos oraisons. Il conseille, contre l'avis des médecins, de reculer une intervention chirurgicale qu'il juge prématurée, ordonne des infusions de bruyères et expédie un miroir magique Tous ses correspondants l'embrassent, à la mode slave. Il reçoit un lévrier magnifique d'un parent du souverain. Le grand duc N. et sa femme, étant venus faire opérer leur fils à Lyon, descendent chez lui et le thérapeute dit naïvement : « La duchesse se trouve mieux chez moi qu'à l'hôtel ; elle cause avec Madame Philippe et sa fille, et dit qu'elle passe très agréablement son temps » Une lettre du souverain étant arrivée décachetée. Philippe estime que la venue du Tsar chez « ce sacré Philippe » est devenue indispensable au repos de celui-ci.

En 1903, nous le retrouvons à Livadia, en Crimée. Il conseillait le Tsar en haute politique et lors de la guerre russo-japonaise, il fut au courant de tout. Il avait prédit au monarque la fin heureuse de cette guerre et le démenti donné par les événements porta un coup à son crédit. Sa présence en Russie discréditait Nicolas, même en France. On finit par le trouver gênant et dangereux ; Nicolas II fut obligé de demander à M. de Montebello, notre ambassadeur, qu'on s'arrangeât pour le faire filer. Une dépêche de l'*Eclair*, du 25 novembre, venant de St-Pétersbourg,

annonce que « Monsieur Philippe qui, par ses séances de spiritisme, avait pris un si grand ascendant sur le Tsar, a dû quitter la Cour. C'est surtout grâce aux conseils pressants du médecin de l'impératrice que l'expulsion de l'occultiste a été signée. Ce médecin a montré, en effet, que les pratiques spirites étaient tout à fait préjudiciables à la santé de l'impératrice ».

Congédié, il resta en relations avec l'impératrice. On disait même (ce qui est faux) qu'ayant essayé sur elle un certain chantage, elle l'aurait fait assassiner.

Le prologue de l'aventure Raspoutine était joué.

CHAPITRE V.

Analyse des procédés employés

(*Se reporter aussi à la fin du Chapitre précédent*).

Les procédés employés par Philippe tel que nous le connaissons furent parfaitement adaptés à la mentalité des clients qui accouraient à lui et que nous venons d'étudier. D'une façon générale, ces procédés relèvent de la suggestion. Si nous détaillons un peu l'action de Philippe, nous voyons qu'elle est d'ordre divinatoire mais aussi d'un ordre plus proprement curatif. Nous étudierons donc Philippe devin, puis Philippe guérisseur opérant de près ou à distance, sans pouvoir entièrement séparer ces deux tendances si intimement unies chez lui. Magnétiseur, il se défendit toujours de l'être et le mot d'ordre parmi sa clientèle fut : « Philippe ne fit jamais de magnétisme ». Nous pensons que cette répudiation tient pour une bonne part aux dernières affaires judiciaires sur la question, affaires au cours desquelles certains empiriques réussirent d'ailleurs à prouver qu'ils opéraient les mains derrière le dos.

A la fin de ce chapitre, nous essaierons de simuler

l'observation directe en adoptant la méthode narrative et descriptive et en supposant que, prenant la place de tel médecin qui a pu assister aux séances du mage, nous en avons vu tous les détails. Nous nous appuierons pour cela sur des données éparses, mais très exactes que nous avons rassemblées.

Observateur et intuitif, il était naturel que Philippe fût voyant. En effet, pour consoler et pour guérir, il usa surtout de procédés divinatoires. Tout lui fut bon pour deviner, et ce que la science ne pouvait l'aider à éclaircir, il arrivait pourtant à le savoir ; le public attribuait cette prescience à un pouvoir surnaturel.

Si Philippe prédisait les événements, l'évolution des maladies, il prédisait surtout l'amélioration, la guérison ; et la force de conviction qu'il mettait au service de cette idée était l'arme principale de son succès. C'est en affirmant fortement la guérison qu'il soignait et qu'il soulageait. Il avait senti combien l'imagination et la volonté, facteurs très importants de notre tonique psychique, peuvent être influencées par des actions extérieures et combien parfois le retentissement sur le physique pouvait être heureux. (Quel que soit le mode d'action de l'un sur l'autre : action nerveuse de nutrition ; tonique ; d'inhibition ; circulatoire — sujet rebattu — ce phénomène est prouvé et chacun en a des preuves dans ses souvenirs personnels).

Philippe procédait à ses affirmations, qui, douces ou brutales, étaient toujours catégoriques, en s'entourant d'une certaine mise en scène destinée à frapper. Avant

tout il avait vu que l'assurance impassible sert toujours le médecin mais cette assurance qu'il avait était chez lui facilitée par son ignorance. Sur lui, comme sur le médecin, les yeux du malade étaient attentivement fixés ; ses moindres paroles étaient bues et répétées ; son prestige était énorme.

Souvent, à première entrevue, il disait théâtralement : « Vous guérirez ! » ou même parfois « Vous ne guérirez jamais ! » C'est bien là un pronostic, une prédiction ; c'était aussi une bonne part de sa thérapeutique.

Tout son secret consistait à préparer son monde, à hypertrophier la confiance et la crédulité de son client, en s'excitant lui-même à croire ce qu'il affirmait. Il lui fallait un certain aveuglement volontaire pour faciliter la communion entre lui et son « opéré ». C'était une sorte de cercle, de tourbillon dont on ne pouvait sortir et qui nous aide à comprendre le mot d'*envoûtement* : les clients venaient à lui parce qu'ils croyaient être guéris et lui, croyant aussi les guérir, encourageait cette foi qui prenait inconsciemment chez ses clients des proportions énormes : Philippe « possédait » alors l'âme de ses adeptes et c'était un entraînement général auquel lui-même se trouvait pris. Pour décupler la force de cet entraînement, il avait soin (comme Mesmer dans ses séances fameuses) d'opérer sur au moins vingt personnes dont il éliminait avec soin les inguérissables, c'est-à-dire les incrédules. (Il possédait sa psychologie des foules).

La maison n'était ouverte qu'aux affiliés et ceux qui venaient le voir étaient déjà aux trois quarts convaincus ; il faisait le reste : Par le son de sa voix, la mesure de ses propos, la ferme bonté émanant du geste et du sourire, ce

« persuasif servi par de merveilleuses qualités psychiques » savait convaincre et consoler, « enchanter l'avenir dont il parlait comme d'un domaine familier » (Schewœbel). Il dégageait, paraît-il, beaucoup de charme et un « torrent d'effluves magnétiques ». C'est ainsi qu'il imposait des « relèvements de volonté, des disciplines sévères ». Il engendrait la foi et sut se former une légende.

Voici quelques exemples qui montrent ses prétentions visionnaires et qui nous mettent au courant de sa manière en fait de divination :

Lorsqu'il fut appelé en Russie, c'était parce que les souverains désiraient vivement un héritier après leurs deux premières filles. En réalité, il fit plutôt là, comme toujours, une prédiction hasardeuse, plutôt qu'un diagnostic et un traitement. Cependant il prétendit influer sur la détermination du sexe, puisque, par surcroît de précautions, il soumit l'impératrice à d'étranges régimes tout en affirmant solennellement qu'elle accoucherait d'un garçon. « Philippe avait persuadé l'empereur et l'impératrice qu'après ses incantations et ses traitements, la naissance d'un fils leur était assurée ; et quand l'impératrice se trouva de nouveau dans une situation intéressante, il jura que ce serait un garçon Mais sans attendre cet heureux événement, il trouva préférable de quitter la Russie et revint en France avec la décoration de St-Nicolas et une grosse somme d'argent... Cette fois encore, les espérances des souverains étaient déçues : l'impératrice fit une fausse couche ! » (Bienstock, in : *Raspoutine*).

De même Philippe avait prédit au Tzar la fin heureuse de la guerre russo-japonaise.

A la Bourse, où il était bien connu, il donnait des conseils divinatoires à ceux qui l'interrogeaient.

Lorsqu'il se mêlait de deviner les maladies, il tombait souvent juste, soit qu'il fut renseigné par des tiers qui lui avaient envoyé leurs amis, soit qu'il fût averti par des compères qui se trouvaient dans la salle d'attente et qu'il voyait en premier lieu, soit qu'il se renseignât en écoutant derrière la porte avant de paraître, soit encore qu'il demandât au malade lui-même ce qu'il avait ; car, disait-il, « cela le fatiguait de chercher ». On lui écrivait « Vous qui savez tout.... » Effectivement, il parlait familièrement de l'avenir.

Mais, s'il était devin, guérir, consoler était le but, l'aboutissant de ses manœuvres. Nous voulons faire ressortir ici ses « théories », le rôle de la suggestion dans ses procédés et l'emploi qu'il faisait de l'incantation, de la prière collective. Jamais il ne voulut s'intituler magnétiseur ; et chimiste il l'était fort peu. Au cours d'une des nombreuses interwiews qu'il subit en 1902, à son retour de Russie, interwiews qui étaient fort commentées dans les cafés de Lyon, il disait : « Je ne fais de magnétisme et de spiritisme qu'en amateur ; mon influence est toute de réconfort ». (*Nouvelliste*, 3 déc. 1902).

Ainsi il pratiquait couramment cette « moralisation médicale » (P. Janet, *loc. cit.*, p. 86) « destinée à restituer au malade la maîtrise de lui-même et non à le rendre bêtement suggestible » (id.). Jouant un rôle intermédiaire entre celui du prêtre et celui du médecin, il se faisait « Directeur de conscience ». Il agissait particulièrement sur ces états de « dépression psychologique » (notés par M. Janet) d'une façon analogue mais non semblable à

celle de Dubois, de Berne (*Les Psychonévroses*), lequel pensait résoudre le problème curatif de l'épuisement nerveux des névropathes par la « persuation logique » et les entretiens avec le malade.

Mais Philippe, lui, avait cette grosse supériorité qu'il prétendait, comme Mrs Eddy, la fondatrice de la *Christian-science* américaine, tenir son pouvoir de Dieu. Sans doute, grisé par ses succès, en était-il persuadé lui-même. Quel prestige n'acquérait-il pas en laissant croire qu'il était, sinon un envoyé de Dieu, du moins la réincarnation d'un Saint (le prophète Elie, ou St-Jean, ou le Christ lui-même, comme Raspoutine). En effet, il disait : « qu'on se réincarnait sans mourir jusqu'à arriver à la perfection ».

Il déclara à un journaliste : « Je ne suis ni sorcier ni empirique, ni même spirite ; je connais l'hypnotisme d'après Charcot ; ma méthode repose sur deux bases : la foi en Dieu et la science acquise des hommes. Je ne devine pas l'avenir, je conseille. Je ne dirige ni influence personne ; je dis ce que me suggère mon expérience des humains et ma foi en Dieu ». De fait il avait fort bien vu que « c'est un grand levier que l'esprit humain et le médecin guérisseur doit utiliser ce levier » (Bernheim, La Suggestion, p. 48) et au moyen du traitement par l'action morale et par l'utilisation de l'automatisme; il appelait le miracle en priant, comme à Lourdes, comme à l'Asclepieion d'Epidaure. Il est possible qu'il plongeât ainsi ses sujets dans un état voisin de l'hypnotisme (admis et défini par M. Janet *in Medic. psych.*, p. 271) état dans lequel la passivité et l'automatisme seraient portés au maximum, au dépens de la conscience réfléchie.

Voici encore quelques traits de lui à ce sujet : « Mon rôle — disait-il — se borne à celui d'intermédiaire entre les hommes et un pouvoir supérieur qui n'est pas en moi, que vous appellerez Dieu, si vous voulez » (Schewœbel, *loc. cit.*).

Et encore : « Je suis moins qu'une pierre; il y a tant d'êtres sur terre qui sont quelque chose, que je suis heureux de n'être rien » (Bricaud, *loc. cit.*).

Aux adeptes intimes de son cercle, il faisait des conférences où il disait : « Il y a trois sortes de maladies :

1° *physiques*, soignées par la médecine allopathique;

2° *astrales*, relevant du magnétisme;

3° *spirituelles*, relevant du domaine de la théurgie et de la prière. »

Au cours de ces conférences, le « Divin maître », s'adressant à ses « caporaux », usait, paraît-il, d'un galimatias difficile à comprendre.

Le Dr Encausse (Papus) disait de lui : « Philippe est un homme admirable qui n'est rien de ce que l'on dit; il ne magnétise ni n'envoûte; il n'hypnotise ni ne suggestionne. Ne cherchez pas un mot pour le définir, il n'en est pas. C'est un sage Il parle, et tout le secret de son immense pouvoir est dans sa parole » (Dr Encausse *Eclair*, 1902).

(Nous avons remarqué que, dans la corporation si variée et disparate des empiriques, il existait une sorte de franc-maçonnerie et qu'ils se soutenaient les uns les autres avec un louable esprit de confraternité).

Philippe opérait parfois à distance, comme nous l'avons vu pour la cour russe, et on pouvait aussi venir le trouver « pour d'autres ». Parfois aussi, débordé, il était obligé de donner des consultations dans le train qui l'emmenait

à l'Arbresle, et, pour être plus tranquille, il faisait monter ses clients en première, ce dont beaucoup étaient très flattés et reconnaissants.

Mais c'est au 35 de la rue Tête-d'Or qu'était son principal théâtre d'opérations. Dans ses séances biquotidiennes du matin et du soir, il opérait deux sélections : tout d'abord il était utile d'être recommandé pour pénétrer chez lui (v. Ch. IV), puis il opérait lui-même un tri dans l'assistance, demandant si l'on venait pour la première fois, pourquoi, de la part de qui, et il renvoyait les personnes qui ne lui convenaient pas parce que susceptibles de troubler cet atmosphère de crédivité à âme et corps perdus. Il fallait être une vingtaine environ, et pour les séances ultérieures Philippe avait exigé à un moment donné la présentation de cartes spéciales qu'il faisait distribuer. Il était recommandé de se recueillir pendant que lui-même se tenait dans la pièce voisine ; une attente prolongée contribuait à plonger l'assistance dans un état nerveux spécial. Lorsque, inspiré, il avait fait enfin son entrée, il disait ordinairement : Levez-vous ! puis il prescrivait le recueillement pendant quelques minutes, et une invocation à Dieu. Pendant ce temps, il gardait une pose sévère et hiératique, regardant tour à tour et fixement les divers assistants. Lui-même s'asseyait souvent ce pendant à une petite table. Puis il faisait asseoir son monde et entreprenant le tour de l'assemblée, il accordait à chacun cinq minutes d'un entretien onctueusement affable et condescendant, en utilisant surtout le regard. Un de ses gestes favoris, biblique, était de poser la main sur l'épaule. « Allons, allons ! cela ira », disait-il souvent et il parlait avec assurance de l'avenir. Parfois, il berçait la tête des

femmes sur son épaule, geste bien connu des psychothérapeutes puisque M. Janet, entr'autres, dit d'une femme : « Elle aimait à être bercée comme un enfant et cela seul pouvait calmer ses crises et ses délires ». C'est au cours de cette tournée qu'il achevait de trier son monde. Le critérium était ce fameux courant d'air chaud ou froid, ou des secousses qu'il était censé produire : ceux qui ne ressentaient rien étaient éliminés

Pour se mettre à couvert et aussi pour différencier ses procédés des procédés médicaux, tout en affermissant son autorité, il annonçait que les personnes désireuses de recourir à un médecin pouvaient le faire chez lui, à l'instant même, et qu'il n'y voyait pas d'inconvénient. Comme la plupart des personnes présentes venaient le trouver précisément parce que leur foi en la science médicale était émoussée, provisoirement au moins, il ne recevait que des réponses négatives.

Après cette médecine de l'âme, ce pansement mystique particulièrement bien accepté des simples, sinon compris par eux, il faisait quelques rares concessions non à la thérapeutique, mais au désir thérapeutique de ses malades. Souvent, après avoir affirmé : « Vous guérirez ! » il ajoutait : « Je vous donnerai un traitement ». Ce traitement fut toujours réduit à l'extrême simplicité : administration en paquets de poudres inoffensives, de potions faites avec des simples, toujours les mêmes quelles que fussent les maladies, dont le diagnostic précis ne le préoccupait guère (sauf la question divination). Un jour il conseillait de recourir à des bruyères ; d'autres fois un miroir magique suffisait.

Son autorité allait parfois plus loin, à l'encontre des

conseils des médecins : c'est ainsi qu'il fit enlever à un blessé un appareil silicaté posé récemment par le Dr C., et qu'il fit un jour retarder par correspondance une opération projetée sur un de ses clients russes.

Parfois, en fixant son regard, il pratiquait quelques passes et demandait : « Vous sentez-vous soulagé à l'endroit dont vous vous plaignez ? »

On lui envoyait des amulettes pour qu'il les bénît ou qu'il les rendît magnétiques.

Quand ses malades mouraient, il se contentait d'affirmer qu'ils auraient souffert bien d'avantage s'ils n'étaient pas venus le trouver. A l'un de ses clients il fit croire « qu'il n'avait plus de poumons ». Celui-ci se coucha et désespéré resta confiné au lit.

Ces soins bien entendu ne restaient pas gratuits : Tout d'abord, on ne faisait pas de versement obligé ; on donnait ce qu'on voulait ; puis il fit verser un droit préalable d'entrée de 3 francs, perçu à l'entrée, et en sortant on déposait une offrande libre, dans un plateau disposé sur un guéridon bas, près de la porte.

Une séance chez Philippe.

C'est un dimanche vers deux heures après-midi ; de nombreuses personnes arrivent par petits paquets, soucieuses et pressées, au niveau d'une porte en bois assez jolie qui est celle du n° 35 de la rue Tête d'Or. Elles frappent ou tirent une sonnette que j'entends résonner depuis le trottoir en face, où je suis arrêté, observant, et elles s'engouffrent comme en un lieu bien connu. Quelques-unes ressortent peu de temps après ; une voiture attelée

de deux chevaux vient stopper devant la porte. Un sergent de ville croise aux environs, attentif au va et vient. Je prépare la carte d'introduction que j'ai pu me procurer. De la rue où je suis on aperçoit à peine le toit de la maison mystérieuse qui est peu élevée et dissimulée par un mur. Profitant de l'arrivée d'un groupe, je me présente à la porte, que nous ouvre une femme âgée en tablier bleu : la nourrice de Philippe. C'est une portière avisée et comme j'essaie de causer, elle me répond qu'elle a pour unique mission d'ouvrir, puis de refermer aussitôt la porte, en causant le moins possible. Traversant la petite cour-jardin garnie de plantes vertes, sous le préau qui longe le mur à droite, les pélerins disparaissent silencieux dans le trou noir forme par la porte basse de la maison, comme on entre dans une église; je les suis non sans une certaine appréhension, m'adaptant malgré moi à l'atmosphère du lieu. Un couloir étroit et sombre conduit en tournant à gauche dans un corridor servant de vestibule où se trouve un poêle dont la difficile mission est de chauffer tout le rez-de-chaussée. Il fait froid ; on se serre autour du feu et on devient plus loquace. J'entends une voisine narrer à voix basse comment certaines personnes « d'âge et très bien » avaient quitté leur quartier uniquement pour rester dans la sphère du « maître » à qui elles venaient apporter le petit déjeûner du matin ; on s'exclame et on sourit. J'apprends aussi que Philippe donne des noms d'emprunt à ses clients familiers : est-ce pour éviter les indiscrétions ?

Pendant que j'examine le petit escalier de bois très raide et très étroit qui conduit au premier, une sorte d'introducteur converse avec les personnes présentes et prie un certain nombre d'entre elles de passer dans la salle

d'attente et d'incubation, tandis que d'autres prennent rendez-vous pour un autre jour. Mon tour venu, j'exhibe ma carte et j'entre dans la salle des séances où déjà sont empilés sur des bancs sans dossier une trentaine d'humains dont un monsieur en haut de forme, pas mal de personnes âgées et, chose curieuse, beaucoup d'enfants. Le recueillement règne à nouveau et le « divin maître » reste toujours invisible.

J'examine à loisir la salle assez mal meublée et dont le plafond bas nous écrase ; sur la cheminée, des animaux bizarres que je reconnais pour des hippocampes s'agitent dans un bocal. A côté d'eux, le squelette d'un reptile et quelques autres bizarreries. Puis j'examine plus en détail les occupants : la crédulité humaine est représentée par tous les âges et toutes les conditions. Certains paraissent sains, mais presque tous sont soucieux ou recueillis. Cependant près de moi une vieille femme chuchotte ; elle raconte qu'un ouvrier de ses amis devant elle a salué bien bas Philippe auquel il garde une gratitude éternelle pour lui avoir conservé une jambe que les médecins avaient décidé d'amputer.

Cependant l'attente énervante se prolonge ; l'atmosphère est lourde de mystère, pour ceux qui font là leur première visite. Est-ce enfin la guérison attendue depuis si longtemps, est-ce le bonheur? Comment est fait l'homme tant célébré ? Que va-t-il dire ?

La vue de toutes ces personnes assemblées achève de vaincre les dernières incrédulités et apaise les derniers doutes. La sensation d'un événement imminent angoisse les moins avertis. Les habitués qui viennent chercher leur baume coutumier sont plus calmes et sachant qu'il faut

prier, prient. Quelques-uns, qui se connaissent, causent entre eux et relatent, en chuchotant, les bienfaits observés, leurs maladies, les améliorations obtenues.

A ce moment, une femme qui depuis longtemps donnait des signes d'agitation, s'affaisse à terre, puis au milieu de l'émotion générale, se tord et se roule ; enfin survient une crise de tremblement. Je ne bouge pas et n'en ai pas le temps, car nous tressaillons soudain au bruit de coups assez violents frappés dans la porte qui nous sépare de la pièce voisine. Celle-ci s'ouvre toute grande, brusquement ; c'est à peine si j'entrevois un buste (de Wagner ?) posé sur un piano dans ce cabinet voisin, car déjà les regards du devin sont sur nous. Il est impassible et pareil à un dieu inspiré... vêtu d'une jaquette foncée. « Levez-vous ! » sont ses premières paroles. Nous nous écartons en même temps et il se dirige vers la malade qui en l'apercevant cesse de trembler. Il lui renouvelle affectueusement son ordre en lui tendant la main et elle se lève. Puis il lui prend très doucement la tête qu'il renverse sur son épaule en disant : « Allons ! Allons ! » tout en la berçant avec un sourire tendre. Elle le regarde et semble monter amoureusement vers lui, redevenant peu à peu souriante et rose au fur et à mesure qu'il lui parle Puis elle se rassied et ne bouge plus.

L'impression est grande. Philippe dit aux hommes de se séparer des femmes et s'asseyant à une petite table : « M'écoutez-vous ? » Des voix répondent : « Oui, ô maître ! » « Je ne suis rien de plus, ajoute-t-il, que cet animal ! » et il désigne une vieille dame que j'ai entendu appeler tout à l'heure « la marquise ». La « marquise » ne proteste pas, elle semble très satisfaite. Il dit encore : « Que les per-

sonnes qui pendant ces cinq minutes de recueillement sentiront des secousses dans les jambes soient heureuses, car c'est un signe que la divinité les a distinguées pour la réussite du traitement, et c'est un encouragement à le poursuivre ».

Pendant ces cinq minutes, il nous fixe tour à tour ; il nous étudie et nous identifie. Lorsqu'il ne nous fixe plus, nous le suivons des yeux. Nous sommes sensés adresser une dernière prière, élancer nos âmes vers le désir de Dieu. Personne ne bouge. Ayant probablement gardé trop longtemps la même position, mes jambes s'énervent et je sens comme une crampe dans le pied. Est-ce l'influx divin ?

Enfin, le thaumaturge nous fait asseoir après avoir séparé encore « ceux qui viennent pour eux mêmes » de ceux qui viennent « pour d'autres ». S'étant levé, il vient alors causer avec chacun de nous, successivement, interrogeant et causant familièrement à certains qu'il connait : « Te voilà, gredin... assieds toi !. » ou bien : « Mon cher petit, je t'attendais... » Ces privilégiés sont enviés de tous et on brûle d'être dans les heureux initiés. Philippe se promène les mains au dos, rappelant ses souvenirs, appliqué à tout voir. Je l'entends dire en s'arrêtant soudain devant une dame : « Vous avez mal à l'estomac ! » La personne en question ne parait pas absolument convaincue de ce diagnostic, mais la conversation se prolonge et tout s'arrange. (J'ai su plus tard que la personne en question avait l'estomac en fort bon état et que revenue au médecin, et soignée par le Dr L., spécialiste distingué de Lyon, elle avait été trouvée par lui, porteur de granulations dans la gorge.

Puis, s'arrêtant devant une jeune femme habillée de rose

et la fixant, il fait mine de chercher, la main sur le front : « Je vois que vous souffrez de la tête ! » Alors il la fascine et lui posant la main sur le front, il lui donne l'ordre de guérir.

Après, j'entends une dame qui lui parle de son fils agonisant. Il dit tout haut avec un geste de la main : « Il vivra ! » puis ayant demandé si on l'avait fait voir à un médecin, il conclut : « Ah ! si on l'a fait voir à un docteur, il est, en effet, bien malade ». Quelques personnes se croient obligées de sourire.

A ce moment, un incident a lieu : S'adressant à une femme de la campagne, il lui demande : « Avez-vous senti *le* vent tout à l'heure ? » Effarée, elle répond bouche bée : « Mais non, Monsieur... » — « Alors, vous ne guérirez jamais ! » Elle fond en larmes ; Philippe la console en souriant et lui dit qu'il est inutile qu'elle revienne.

Il arrive à une vieille dame qu'il salue tout haut de : « Bonjour, madame la baronne. Allons, voici donc trois ans que vous béquillez ? Eh bien ! nous allons vous guérir en quelques séances, j'espère. Vous allez me laisser vos béquilles et commencer par aller au pas, puis au trot ; après nous verrons ! » L'expérience semblant concluante, il dit : « C'est bien ! Maintenant, au galop ! » Ce galop ne va pas tout seul, tandis que nous nous rangeons admirativement. Le magicien reprend : « Vous allez plier vos béquilles et les offrir en *ex-voto* à N.-D. de Fourvières », et il continue au milieu du silence le plus profond : « Femme, ce n'est pas moi qui t'ai guérie ; je ne suis qu'un pécheur ; je vaux encore moins que toi et tu ne vaux déjà pas cher. Celle qui t'a guérie, c'est la Mère du Christ en qui tu as toujours eu confiance » (Schewæbel, *loc. cit.*).

A une femme du peuple il déclare : « Femme, vous êtes plus riche de par votre dévouement incessant et votre courage dans les épreuves que tous les riches de la terre... Allez ! votre enfant est guéri », et il lève la main qu'il avait posée familièrement sur son épaule.

Une bonne dame se plaignant à lui de la difficulté de vie et de ses revers de fortune, Philippe prend sur la cheminée merveilleuse un petit sabot de bois sculpté qui servait probablement de boîte à priser le camphre, puis, saisissant un écrin, il en tire une pièce de monnaie que je reconnais pour un sou russe, et la glissant dans le sabot : « Tant que vous l'aurez, vous aurez toujours de l'argent » dit-il, avec un bon sourire. Etrange vérité que cette brave dame me paraît prendre au sérieux.

De temps en temps, il sort de sa poche quelque miroir, quelque collier ou quelque bague enchantée, sortes d'amulettes que les disciples prennent avec respect. J'aperçois une de ces dames qui, portant un de ces objets autour du cou, a cette partie tachée de vert de gris: certes elle ne doit pas se séparer souvent du précieux collier.

J'entends encore : « Maître, je ne vais jamais voir le médecin depuis que vous m'avez guérie... » — « ... Je vous donnerai un traitement ».

Philippe arrive à moi. Je me plains d'imaginaires rhumatismes et aussi du froid. Il me fait étendre les jambes en position assise et me demande : « Sentez-vous maintenant le petit courant d'air chaud ? » Effectivement je sens s'activer ma circulation, entravée par le froid et la flexion des jambes ; c'est tout.

Tandis qu'il parle à l'un de nous, il prend des notes sur un carnet, mais le client ayant essayé de lire ce qu'il y

avait écrit, il retire vivement le carnet. Est-ce à cause des fautes d'orthographe ?

Comme il a le dos tourné, j'en profite pour soulever un coussin que j'ai sous les pieds parce que je suis intrigué par les secousses que pas mal de personnes ont dit ressentir dans les jambes ; mais je ne vois rien qui puisse justifier le soupçon d'une installation électrique, d'ailleurs fort difficile à réaliser. Au reste, notre homme ne me semble pas avoir besoin de ce procédé pour manifester son action.

Sur ces entrefaites, comme s'il m'avait vu, Philippe de se retourner brusquement et de dire à un infirme : « Toi, qui as mal aux jambes, mets-toi là au milieu du passage, c'est là que le courant électrique est le plus fort ». Il rit, et tous de l'imiter. « Je dis cela, parce qu'autrefois un médecin que j'avais employé et dont j'avais été obligé de me séparer pour des motifs graves, avait trouvé intelligent de me décrier et de me faire passer pour un électricien » (Schewæbel, p. 646, *loc. cit.*). Pour finir, il s'adresse à un vieux paraissant boiteux de la hanche (*morbus coxæ senilis* ou sciatique) : « Voulez-vous marcher ou je vous casse votre béquille sur le dos ! » Comme l'essai est peu concluant, il poursuit : « Souffrez-vous beaucoup en montant, ou bien est-ce plutôt en descendant ! » — « ... En montant » — « Eh bien, il faut toujours descendre ! »

C'était fini ; je m'arrange pour sortir le dernier et m'étant approché de Philippe, je me dévoile et lui fais quelques observations sur la façon cavalière dont il a traité l'un de mes malades. Il reste impassible et ne répond rien à mes reproches. En sortant, imitant les personnes qui m'avaient précédé, je dépose cinq centimes

dans le plateau, où je remarque une presque unanimité de pièces blanches, dont quelques-unes de cinq francs.

Non convaincu, mais m'avouant que cet homme s'entendait à soutenir l'intérêt, opprimé par l'attention que j'avais prêtée et fatigué de la promiscuité qui régnait là-dedans, je m'éloigne de l'étrange local de sorcellerie.

CHAPITRE VI.

Résultats.

Certains, de son bord, affirment que Philippe guérissait 60 % de ses clients et en améliorait 20 %. Et encore c'était là une clientèle d'incurables !

En réalité, nous avons constaté que cette guérison ou cette amélioration n'étaient qu'apparentes et momentanées la plupart du temps. Soustraits à l'influence de Philippe, sortis du cercle magique, bien des malades finissaient par avouer que leur état n'avait pas changé.

Il faut ici distinguer trois catégories de « Philippistes ».

1° Chez les sujets sains psychiquement et physiquement, curieux qu'il éliminait d'ailleurs soigneusement — les résultats, à part l'attrait, étaient naturellement nuls (Ex. MM. C. ; G. ; R. ; C.).

2° Chez les malades définitifs, il a pu obtenir quelques rares effets de soulagement, quelques améliorations inespérées dues à un conseil judicieux ou à une action de redressement volontaire. Un homme âgé atteint d'ankylose de la hanche serait parti guéri ; Mme X., atteinte de rhumatismes chroniques déformants, trouvait la force de lui écrire tous les jours de longues lettres et couvrait même

l'enveloppe de ses phrases malgré ses mains impotentes.

3° Mais c'est surtout dans la foule des malades transitoires ou des tarés psychiques qu'il a pu obtenir d'assez nombreux succès. C'est ainsi qu'il passe pour avoir guéri des angines diphtériques, des abcès de la bouche et même des méningites. Il administrait souvent la purgation suggestive. Il obtenait la sédation de la douleur, en dérivant l'attention. L'effet du bercement qu'il employait sur les enfants et les femmes est bien connu. Il aurait influé aussi sur la circulation (tumeurs, affections nerveuses), et la nutrition, l'influx trophique. De plus, il lui était possible d'obtenir une certaine exaltation des sens. En somme, son action était surtout tonique. Il semblait faire ce qu'il voulait de bien des gens qui, entrés soucieux et pâles chez lui, en ressortaient souriants : c'est déjà quelque chose. Des névrosés furent guéris, et même des gens qui ne l'étaient pas. D'autres guérirent qui eussent guéri tout seuls. Ses clients se figuraient aller mieux ; c'est ce que dit le *Réveil républicain* du 4 septembre 1702 : « S'il console, il vaut mieux aller chez lui qu'au café ». Ne suffit-il pas à sa justification que ses malades aient eu la conviction de la guérison ?

On dit que « la prière guérit l'inquiétude » et aussi : le malade emporte avec lui un viatique ; le souvenir de la personne qui l'a réconfortée, son image qui l'a vivement impressionnée apparaît en provoquant une réaction utile ; elle menace, commande, prie, exhorte, encourage (P. Janet, in *Névroses et idées fixes*).

En résumé, il a donc obtenu trois ordres de résultats : des résultats thérapeutiques réels par actions médicamenteuses ou par la suppression d'un traitement nuisible et mal appliqué (les homœopathes bien souvent n'agissent

pas autrement), ou même en bénéficiant de diagnostics ou pronostics erronés. Quoi d'étonnant aussi à ce qu'il ait pu bénéficier de guérisons spontanées inattendues (cancroïdes, contractures, paralysies).

En second lieu, il a pu par relèvement du tonus nerveux obtenir des effets suggestifs, voire des effets sur la circulation et la nutrition.

Enfin d'autres malades n'ont eu que l'illusion de la guérison. La liste des mentaux qui auraient suffi à lui faire une clientèle est déjà assez longue : Confusifs mentaux, délirants, fugueurs, hystériques, impulsifs, imitateurs, obsédés, maniaques, abouliques, émotifs, contracturés, hallucinés, tiqueurs, vomisseurs, constipés avec météorisme, douteurs, neurasthéniques, toxicomanes, etc.... Ce qu'il y a de plus certain, c'est que Philippe eut un succès énorme et qu'il s'attira l'estime de nombreuses personnes.

Mais, hélas! il s'attira aussi les reproches de quelques-uns ; rappelons-nous qu'il fut attaqué et condamné sur la plainte d'anciens malades ; on peut se demander si sa cure, ignorante et mal réglée, n'a pas pu aggraver nombre d'états morbides. M. Janet (*Médic. psychol.*, p. 308), au sujet de l'hypnotisme, signale le danger un peu analogue qui consiste à amener chez les sujets jeunes un état hystérique ou somnambulique, par des exercices hypnotiques inutiles, et il s'appuie là-dessus pour réclamer l'interdiction de l'hypnotisme extra-médical.

On a dit de Philippe qu'il avait rendu fou un de ses malades. Nous préférons croire que ce fait serait surtout une preuve de l'état antérieur psychiquement taré de quelques-uns de ses clients.

Malheureusement aussi, nous pouvons, à bon droit, nous montrer méfiants, vis-à-vis de certaines cures, et constater que trop souvent des pratiques comme celles-ci prêtent au truquage. Voici un exemple à nous cité par le Dr M. : Appelé dans un village pour visiter une malade, il se trouva en face d'une porte obstinément close malgré ses appels ; pénétrant enfin de sa propre autorité dans la maison, il aperçut deux dames assez élégamment mises. Comme il s'étonnait de l'accueil qu'on lui faisait et qu'il posait la question : « Etes-vous muettes ? » l'une, la mère, se décida à parler et lui réclama un certificat de symphise cardiaque pour sa fille. Après un examen entièrement négatif, il conseilla la simple fessée, répétée tous les soirs jusqu'à disparition de la symphise, déclara que la santé de la jeune fille deviendrait parfaite et se retira intrigué après cette consultation originale. Questionnant alors quelques habitants afin d'avoir un éclaircissement, il sut qu'il avait eu affaire aux saintes de l'endroit. Celles-ci étaient revenues de Lourdes l'an passé, guéries d'une maladie probablement aussi imaginaire que la symphise et en cet honneur elles avaient été comblées de cadeaux par la population du village... Deux ans plus tard, le Dr M. apprit qu'elles avaient fui après avoir escroqué leurs compatriotes.

Citons, en contre-partie, quelques insuccès notoires de Philippe, en plus de ceux que nous connaissons déjà : Appelé devant une péritonite tuberculeuse condamnée, il imposa en vain les mains en disant : « Esprit malin, retire-toi ! » La mort vint le lendemain (Dr M.).

Une de ses ferventes, souffrant de névralgies, lui télégraphiait : « Maître, maître, soulagez-moi ! » Une heure

après, e le envoie une autre dépêche disant : « Merci, maître, je suis guérie ». Or, la première dépêche n'était pas encore partie... (Dr M).

Ainsi, pour bien des raisons, nous conclurons que les résultats heureux de ces cures magiques ont été fort exagérés. Il n'y a pas de raison pour qu'ils aient dépassé les résultats de Lourdes, par exemple, et en les estimant à 10 % des cas traités, nous restons au-dessus de la vérité

. . « Le miracle n'est pas plus arbitraire que la foudre qu'on attribuait autrefois à des Dieux » (Zola, in *Lourdes*, p. 199).

CHAPITRE VII.

Empiriques et Médecins.

Philippe ne se consola jamais de ne point avoir été reçu docteur, malgré les quelques concessions qu'il avait faites à la médecine. Nous avons vu comment il avait pris quatre inscriptions d'officiat de santé. Prudent, il s'associa toujours des médecins : R , qui fut l'aide d'un chirurgien connu, S., son camarade d'études, P., qui prétendait guérir le cancer, L. enfin, qui fit un travail sur le traitement de la syphilis par les rognures d'ongles (Kératinisation). N'ayant pu réussir en France malgré la tsarine, il songea à la Russie, pays de la crédulité par excellence, où il était d'ailleurs titulaire de l'Université de Moscou et inspecteur sanitaire des ports (général-médecin) (v. Chap. I[er] et IV, p. 47). Philippe fut de la part des médecins l'objet de beaucoup de curiosité et de quelque jalousie. Ceux-ci lui reprochaient, à bon escient, d'être un empirique et rien que cela Pourtant, depuis 1890, il n'y eut contre lui aucune plainte au Syndicat, car il était considéré comme une sorte d'auxiliaire peu dangereux : bien des médecins étaient heureux de lui abandonner nombre de malades

gênants dans le genre de celui du Docteur C. qui assurait à son médecin « avoir tout essayé, même du venin de serpents à sonnettes ! » On laissa donc Philippe exploiter un filon auquel personne ne croyait. Rappelons, comme preuve de l'intérêt que lui portait le corps médical, son entrevue avec le Dr X. (p. 37). Nizier fut bien l'objet des quatre plaintes dont nous avons parlé, mais de la part de malades mécontents de son traitement. Pourtant de pareils empiriques sont dangereux pour la profession médicale ; car, en fin de compte, des malades sont, par eux, détournés des cabinets médicaux. Il y a là un préjudice moral autant qu'un préjudice pécunier, pour notre profession.

S'ils sont nuisibles aux médecins, les sorciers le sont encore davantage aux malades : des maladies ont pu devenir inopérables ou chroniques, parce qu'on aura attendu trop longtemps les résultats aléatoires d'un traitement suggestif. Joignons à cela la perte de temps et d'argent qui résulte pour les malades d'une inévitable et vaine exploitation budgétaire.

Pour ces diverses raisons, il appartient aux syndicats médicaux de limiter étroitement l'action anti-sociale des charlatans, corporation plus disciplinée en son intérieur qu'il ne paraît. La jurisprudence actuelle permet cette répression :

« Le délit d'exercice illégal peut résulter de tout mode de traitement pourvu qu'il soit habituel et suivi, encore qu'il n'y ait prescription d'aucun médicament ni recours à aucune opération de chirurgie. Il en est ainsi notamment du traitement par le magnétisme. Il a été décidé à cet égard que le fait d'avoir donné des soins à l'aide de passes magnétiques pratiquées sur les malades par dessus leurs vêtements et de leur avoir quelquefois fourni de l'ouate aimantée, suffit pour faire condamner comme coupable d'exercice

illégal celui qui s'est livré à ces pratiques sans être muni du diplôme de docteur en médecine (Dalloz, Dict. droit, p. 917, art. 27 et Cr. c., 29 déc. 1900, etc.).

Il semble donc que les médecins seuls aient le droit de pratiquer toutes les thérapeutiques, même empiriques, quelles qu'elles soient. Cependant, les délits d'exercice illégal augmentent, mais non les poursuites ; les médecins, au dire d'un procureur, s'en désintéressent et les empiriques continuent de combler une lacune que, de par leur positivisme, les médecins ne peuvent accepter de combler.

Certes, les empiriques, agissant à la manière d'un médecin qui n'aurait que l'ascendant, à la façon d'un médecin sans médecine, peuvent être utiles, en l'absence du docteur. (On sait le rôle du seul prestige en art médical). Ce qui peut prouver leur utilité dans certains cas, c'est que bien souvent les médecins eux-mêmes laissent faire. Cultivant et soignant ce besoin de croyance au mystère dont nous avons montré l'existence, ils ne disparaîtront que le jour lointain et problématique où la médecine agrandie et spécialisée sera toute puissante en tout.

En attendant ce jour, il faut lutter contre l'empirisme et le médecin n'a pas le droit, hautain, dédaigneux et isolé, de garder les bras croisés en face de ceux qui voient dans les pratiques occultes le germe de la « médecine de l'avenir ». Le corps médical a tout intérêt à canaliser ce mouvement puisqu'il est impuissant à le détruire et peu à peu, au fur à mesure des progrès de la médecine, de la médecine psychothérapique en particulier, il sera désirable que des ignorants, même de génie, soient supplantés par des médecins instruits. La valeur professionnelle

des individualités médicales disciplinée par un syndicalisme bien compris aidera surtout la Société à triompher dans cette lutte. Le médecin répugne en général à se mettre au courant de pratiques (le magnétisme, par exemple) qui étant surtout faites d'art empirique, de savoir-faire, dégénèrent vite en charlatanisme. Mais ne peut-il exister un magnétisme scientifique dont un médecin n'ait pas à rougir ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que le corps médical s'est occupé de la question, mais on commence seulement à coordonner les études entreprises dans des domaines à peine explorés et après la « Société d'études psychiques », on vient de fonder un « Institut métapsychique international ». Beaucoup de médecins éminents en font partie (V. Dr Geley : *De l'inconscient au conscient* et art. du *Journal* du 10 décembre 1919).

D'autres raisons contribuent à rendre difficile la répression du délit d'exercice illégal ; une personne autorisée ne nous affirmait-elle pas qu'il fut un jour moralement impossible à un tribunal de Lyon de condamner une somnambule parce que la plupart de ses membres étaient allés la consulter...

Aussi, il ne faut pas s'étonner que la troisième affaire correctionnelle de Philippe, où il fut acquitté en appel, ait été pour lui l'occasion d'un triomphe : il quitta la salle d'audience entouré de quelques personnes auxquelles il dit : « On ne peut pas me punir pour guérir les malades, puisque les médecins eux-mêmes n'y peuvent rien. » La galerie des hôtes du palais applaudit au guérisseur et l'un dit : « Les médecins, c'est bon à nous envoyer chez le pharmacien et voilà tout ! » (*Petit Lyonnais* du 4-2-92).

Ce n'est pas la réussite enviable de quelques empiriques

qui nous détournera de faire de la saine médecine. Rappelons-nous que c'est parmi la foule des débilités mentaux, dans le genre de Nicolas II, que fleurit l'empirisme à la Philippe. Cet exemple suffit aussi à nous édifier sur le sérieux d'une Cour où de pareils procédés étaient admis.

CONCLUSIONS.

Il existe de nombreux thérapeutes empiriques, recrutés dans tous les milieux, qui, par des procédés discutables, d'ordre généralement psychique, acquièrent une influence très grande sur des personnes bien portantes, mais surtout sur des malades

Pour étudier ce phénomène médico-social qui accompagne l'évolution de l'humanité, nous avons employé une méthode d'enquête et d'observation, en distinguant deux facteurs : l'un actif: l'empirique; l'autre passif: son client.

Il se produit le fait incontestable que, par l'influence attractive de l'inconnu et de l'incompréhensible, ainsi que par des phénomènes d'imitation, de suggestion ou de fascination sur le psychisme des individus et en particulier des individus malades, les empiriques obtiennent des résultats.

On dirait que chez ces malades le tonus volontaire est affaibli et dominé par la crédulité. C'est ainsi que l'idée fermement imposée par une volonté étrangère supérieure et la crédulité instinctive (croyance, besoin d'espérer) hypertrophiée assurent le succès de l'agent actif sur un grand nombre d'individus. Généralement le malade, préalablement obsédé par sa croyance intérieure (idées fixes, auto-suggestion); répond avec empressement à l'appel des influences extérieures (hétéro-suggestion) conformes à son désir ou capables de le fixer.

Ces différentes influences font accepter avec une passivité remarquable les procédés empiriques et créent une certitude de guérir d'autant plus tenace que l'organisme est débile, qu'il est déprimé (ne serait-ce que passagèrement) ou qu'il est intoxiqué.

Cette enquête donne un récent exemple de ce qu'on peut obtenir de la crédulité humaine, véritable abdication de la volonté.

— Philippe représente aujourd'hui ce qu'ont été les faiseurs de miracles des temps anciens.

Ce ne fut ni un grand homme, ni un grand médecin, mais un paysan ignorant et habile qui sut profiter de la crédulité du milieu dans lequel il vint s'installer et en imposer comme s'il fût un inspiré de Dieu.

Il ne nous montre pas un tempérament morbide ; sa conviction en ses procédés empiriques paraît bien dériver des succès immédiats qu'il en obtint. Ainsi grisé, il prit une haute idée de sa personnalité, au point qu'il n'hésita pas à aller à la Cour de Russie, en plein inconnu, avec la ferme conviction de réussir dans son entreprise.

Les clients de Philippe nous paraissent avoir été surtout des névrosés, des déprimés et des intoxiqués dont la volonté défaillante trouva dans la confiance exaltée de l'empirique un tonique et un stimulant.

Le Président de la Thèse,
Etienne MARTIN.

Vu :
Le Doyen,
L. HUGOUNENQ

Vu et permis d'imprimer :
Lyon, le 15 janvier 1919.
Le Recteur, Président du Conseil de l'Université,
JOUBIN.

BIBLIOGRAPHIE ET DOCUMENTS.

Ch. Rivet. — Le dernier Romanoff (Perrin).

Bienstock. — Raspoutine (Albin Michel).

Omessa — Le Secret de Raspoutine.

Bricaud. — In *Revue*, 1er oct. 1917 « Un thaumaturge à la Cour de Russie ».

Schewœbel.— In *Mercure de France*, 16 juin 1918 « Le mage Philippe ».

Le *Progrès*, Lyon, 3 févr 1905.

Indicateurs Henry et Labaume, de 1867 à 1905.

La *Comédie Politique*, 25 sept. 1895; 27 sept. 1897; 4 déc. 1902.

L'*Eclair*, 1902.

Le *Gil Blas*, 25 nov. 1914.

Le *Nouvelliste*, Lyon, 2 et 3 déc. 1902 ; 5 févr. 1903.

Le *Réveil Républicain*, 4 sept. 1902 ; 2 déc. 1902.

Lyon Républicain, 2 déc. 1902.

L'*Express de Lyon*, 6 déc. 1902.

Le *Petit Lyonnais*, 4 févr. 1892.

La *Chronique Médicale*, oct. 1917 ; sept. 1918.

Registre d'inscriptions de l'Ecole de Médecine, 1874-1875.

P. Mille.— In *Le Temps*, 23 nov. 1904 « Philippe, de Lyon ».

A. Reuzé. — In *Fantasio*, p. 644 : Un empereur qui craint les fantômes.

Différents dossiers, lettres, etc.

Dr A. Masson. Croyances religieuses et traitement des maladies des yeux (Cassabois, 1903, Lyon).

Dr P. Janet. — Médications psychologiques (Alcan, 1919).

Dr Cabanès. — Remèdes d'autrefois (Maloine).

Huysmans. — Là-bas.

Dr de St Aurens. — Les Charlatans de la Médecine (Baillière, 1904).

Drs Lacassagne et Martin. — Médecine légale.

Dr Cullerre. — Magnétisme et hypnotisme (Baillière, 1887).

Tarde. — Lois de l'Imitation.

Brouardel. — L'exercice de la Médecine et le Charlatanisme (Baillière, 1899).

Michelet. — La Sorcière.

W. Le Queux. — Raspoutine (trad. Tremlett)

Ehrard. — L'Université de Lyon.

Gaud. — De quelques processus psychiques de guérison. Th. de Lyon, 1907.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Introduction. — Historique et cadre	7
Chapitre premier. — Vie de Philippe	19
Chapitre II — Etude physique	27
Chapitre III. — Etude psychique	29
Chapitre IV. — *a*) Les clients de Philippe à Lyon	41
b) Philippe et la Cour russe	44
Chapitre V. — Procédés employés	51
Une séance chez Philippe	60
Chapitre VI. — Résultats	69
Chapitre VII.— Empiriques et médecins	75
Conclusions	81

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE L. DECLUME, LONS-LE-SAUNIER